

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

MICHEL LARIVIÈRE

LES AMOURS MASCULINES

ANTHOLOGIE DE L'HOMOSEXUALITÉ DANS LA LITTÉRATURE



PRÉFACE DE
DOMINIQUE FERNANDEZ

Lieu Commun

Michel Larivière, 50 ans, comédien, lauréat du Conservatoire national d'art dramatique de Paris, ex-directeur de café-théâtre et conseiller de production pour les émissions dramatiques à la télévision, est l'auteur d'une pièce de théâtre, *Le Sexe au bûcher*, créée en 1973.

Dominique Fernandez est l'auteur de nombreux essais et romans (*Porporino*, *L'Etoile rose*, etc.). Il a obtenu, en 1982, le prix Goncourt pour *Dans la main de l'ange*.

T 148

84
51-52

Michel Larivière

LES AMOURS MASCULINES

LES AMOURS MASCULINES

Anthologie de l'homosexualité dans la littérature

Préface de Dominique Fernandez

4°Z

9877

Des Comptes
37, rue de Valenciennes, 75013 Paris

22-105-2391-50-15-10

Michel Larivière

LES AMOURS MASCULINES

Anthologie de l'homosexualité dans la littérature

Préface de Dominique Fernandez



Lieu Commun
37, rue de Turenne, 75003 Paris

0-310-20748-5-1981

DF - 31-07-1985 - 20195

Michel Larrivé

LES AMOURS MASCULINES

Anthologie de l'homosexualité dans la littérature

Préface de Dominique Desnoes



Publié avec le concours du Centre National des Lettres

© Lieu Commun, 1984

ISBN : 2.86705-027-8

Tous les raffinements de l'érotisme ne font qu'en souligner les dimensions spirituelles.

Thierry Maulnier

La morale implique la connaissance, elle comporte donc l'étude complète des facultés sexuelles sans condamnation ni apologie. Toute philosophie dont la morale ne contient pas une érotique est incomplète. Quel homme préoccupé de l'infini n'a pas construit cette érotique dans le secret de son âme ? Quel homme soucieux de poésie, inquiet des mystères, n'aime pas à se retirer dans cette retraite spirituelle où l'amour dit licencieux devient pur dans l'absolu ? L'érotique est une science individuelle.

Robert Desnos

pour les entreprises de l'économie de la santé et de la santé publique
L'Institut National de la Santé et de la Sécurité Industrielle (NIOSH)

Le NIOSH est un organisme fédéral américain qui se consacre à la recherche et à la prévention des maladies et des blessures professionnelles. Le NIOSH est un organisme fédéral américain qui se consacre à la recherche et à la prévention des maladies et des blessures professionnelles. Le NIOSH est un organisme fédéral américain qui se consacre à la recherche et à la prévention des maladies et des blessures professionnelles. Le NIOSH est un organisme fédéral américain qui se consacre à la recherche et à la prévention des maladies et des blessures professionnelles.

NIOSH

PRÉFACE

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA CULTURE HOMOSEXUELLE

par Dominique Fernandez

PRÉFACE

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA CULTURE HOMOSEXUELLE

par Dominique Fernandez

Il y a encore quelques dizaines d'années, se demander s'il existe une « culture homosexuelle » aurait paru absurde. Sans remonter au XIX^e siècle, époque où les rapports de police (Carlier) et les traités de médecine (Tardieu) ne faisaient état de l'homosexualité qu'en la liant à la prostitution — deux hommes qui s'aimeraient d'affection? Impossible, inimaginable, l'argent étant le seul moteur d'une liaison considérée comme « infâme » —, on eût fort étonné un Proust ou un Gide en leur disant qu'ils contribuaient à édifier une culture homosexuelle. Pour eux, il ne s'agissait que d'être de bons écrivains : peu importait leur vie privée ou celle de leurs personnages. Et sans doute faut-il rester de leur avis, même si, aujourd'hui, le problème de la culture homosexuelle ne peut être écarté d'un revers de main.

Balzac n'a pas cru promouvoir une « culture militaire » en écrivant *Les Chouans* ou *Le Colonel Chabert*, et l'on sait à quel point la « culture socialiste » pratiquée en U.R.S.S. a permis à de mauvais écrivains de publier des romans dans lesquels la condition fondamentale pour plaire au régime — mettre en scène des paysans et des ouvriers dans leur vie quotidienne — était remplie. Hélas! il n'est point de nos jours, en Europe et en Amérique, de si méchant roman où n'apparaisse un personnage que distinguent ses mœurs; et si, pendant longtemps, pendant des siècles, la censure du pouvoir ou celle des éditeurs ont interdit de parler de l'homosexualité autrement que par des voies indirectes, on doit reconnaître qu'elle est devenue un sujet en vogue, un facteur de vente, un argument réclame. Beaucoup de livres exécrables ne sont publiés que parce qu'ils traitent d'amour entre hommes. La culture homosexuelle existe bien, dans ce sens commercial et bas; c'est un marché comme un autre. « Homosexuelle », à coup sûr; mais « culture »? Voilà le premier paradoxe : à l'heure où l'amour « maudit » peut s'afficher au grand jour, il se banalise, il devient motif non plus de culture mais de mode, il se complaît en descriptions érotiques qui l'apparentent aux plus vulgaires productions de la sous-culture pornographique hétérosexuelle. Valait-il la peine de se battre avec tant d'énergie pour que la vie homosexuelle eût accès à la littérature, si le résultat doit être cette culture subalterne, réservée à ceux qui, se moquant de la qualité littéraire d'une œuvre pourvu qu'elle leur parle d'eux et leurs problèmes, ouvrent un livre « gay » sans autre ambition que d'y trouver la même

chose que ce que leur offre leur journal spécialisé, où les articles de fond sont lus moins avidement que les colonnes des petites annonces?

L'anthologie de Michel Larivière vient à point nommé nous aider à répondre à cette question. Devons-nous nous réjouir devant ce corpus imposant de culture homosexuelle? Ou, au contraire, nous inquiéter en nous demandant si la reconnaissance publique d'un courant jusque-là souterrain ne prélude pas à la fin de l'homosexualité en tant que motif littéraire, ferment de progrès spirituel et levain de civilisation?

Distinguons d'abord, dans une culture, l'aspect interne et l'aspect externe. Une culture est, avant tout, un ensemble de grandes œuvres, quel que soit le sujet dont elles traitent. Quand on dit que Claudel, Bernanos et Mauriac représentent la culture catholique, on pense (on devrait penser) que ce sont de bons écrivains, catholiques par surcroît. On ne range pas Daniel-Rops ou Pierre-Henri Simon parmi les représentants de la culture catholique, car, s'ils sont aussi bons catholiques que les précédents, la médiocrité de leur talent les relègue au rang de témoins de leur foi et non à celui d'écrivains universels. De même, il ne suffit pas d'être juif pour enrichir la culture juive : il faut être Kafka, Joseph Roth ou Bernard Malamud. Il ne suffit pas d'être chassé de sa patrie et exilé pour enrichir la culture dissidente : il faut être Soljenitsyne ou Kundera. Écrivain d'abord : n'oublions jamais cette condition.

Une œuvre a aussi un aspect externe, c'est-à-dire le public auquel elle s'adresse. Il est bon que les catholiques, mais surtout les minorités persécutées, telles que les Juifs et les émigrés politiques, aient une culture à eux. Il est certain qu'un Juif se livrera à une lecture plus approfondie, plus passionnée, plus intelligente de Kafka qu'un non-Juif; de même un homosexuel abordera Jean Genet d'un autre œil que ne le fera un hétérosexuel. Le problème fondamental, pour un auteur juif, ou dissident, ou homosexuel, c'est de parvenir à l'universalité, de toucher un public qui n'ait pas de raisons personnelles de s'intéresser aux problèmes des Juifs, des dissidents ou des homosexuels. Proust disait que le comble du bonheur, pour un habitant de Sodome, consiste dans la séduction d'un hétérosexuel. Quel plaisir y a-t-il à conquérir quelqu'un qui est du même bord que vous? Ainsi l'écrivain homosexuel n'est heureux (ne devrait être heureux) que lorsque ses livres charment ou émeuvent les lecteurs de l'autre famille, au lieu de circuler exclusivement à l'intérieur du ghetto.

La question apparaît cependant plus complexe dès lors que l'on réfléchit un peu à la situation historique des homosexuels. Si les Juifs ont eu la Bible pour les soutenir dans les épreuves de la persécution, de l'exil et de la clandestinité, aucun livre n'a jamais joué ce rôle pour les homosexuels. Parce que, jamais dans l'histoire du monde, même dans la Grèce antique, même dans la Florence de la Renaissance, l'homosexualité n'a été pleinement exaltée. Ni Platon ni Michel-Ange ne peuvent être considérés comme des bréviaires de l'homosexualité. Jusqu'à une date très récente, le jeune homme qui se découvrait « différent » de ses camarades ne disposait d'aucun modèle culturel. Tristan et Yseult, Didon et Énée, Roméo et Juliette, Paul et Virginie, tels étaient les mythes de l'amour qu'on lui proposait. Jupiter et Ganymède? Apollon et Hyacinthe? Oreste et Pylade? Bien perspicace celui qui, derrière le silence des mythologies et des manuels scolaires, eût deviné qu'il s'agissait de couples d'amants. David et Jonathan eux-mêmes faisaient partie d'un monde lointain et sacré, d'où le plaisir physique semblait proscrit.

A l'école, on lisait bien Verlaine et Rimbaud; on étudiait *Le Père Goriot*. Mais quel professeur eût expliqué le lien unissant les deux poètes et pourquoi Vautrin débite de tels discours au jeune Rastignac? Le lycéen, dans tous les livres qu'on lui faisait lire, ne trouvait personne qui lui ressemblât; il pouvait donc se croire une exception, un paria, un monstre.

Une grande partie de l'« angoisse » et de la « culpabilité » historiques des homosexuels vient de cet isolement culturel où ils vivaient. Quoi? Aucun des poètes que j'admire n'a éprouvé les sentiments qui me tourmentent? Aucun des romanciers que je lis ne m'apprend comment aborder un garçon? Suis-je une exception, une anomalie? Une malédiction est donc attachée à mon sort? Quel soulagement, pour le jeune homme d'aujourd'hui, d'apprendre que les plus grands écrivains du passé ont écrit *pour lui* également, que Shakespeare, Whithman, Verlaine ont aimé des jeunes gens, que, dès le Moyen Age et le XVI^e siècle, l'homosexualité et la réflexion sur l'homosexualité ont nourri quantité de poèmes et d'essais; que l'eau qui coule de ce que le critique Albert Thibaudet appelait le Saint-Gothard de *La Comédie humaine* — la trilogie du *Père Goriot*, des *Illusions perdues* et de *Splendeurs et misères des courtisanes* — n'aurait pu étancher la soif de Manon Lescaut dans le désert ni éteindre le bûcher de Didon.

La littérature de l'homosexualité, travestie ou occultée par la nécessité d'échapper à la persécution, sort aujourd'hui de l'ombre. Et c'est l'un des mérites de la présente anthologie que de montrer, indépendamment de la qualité littéraire des textes, l'immense solidarité clandestine qui a lié et continue à lier entre eux les homosexuels de tous les siècles. Personne, après avoir pris connaissance de ces pages, ne pourra plus se dire : j'appartiens à une race maudite. Le Samizdat homosexuel existe depuis l'Antiquité et le réseau a toujours fonctionné, en dépit des censures, autocensures, vexations et violences de toutes sortes.

Jusqu'au XX^e siècle, la culture homosexuelle reste prohibée, furtive, souvent méconnaissable. Réseau tissé dans l'ombre, partie de cache-cache avec la censure et la répression, elle est la fille de la peur et de la honte.

Les trois cercles de la répression.

Le plus large, celui qui est à l'extérieur, comprend les livres directement visés par la censure, les œuvres interdites, manipulées ou mutilées.

Les poèmes de Michel-Ange ne sont publiés qu'après sa mort. Le plus célèbre de ses vers, « Resto prigionier d'un cavaliere armato », est une allusion on ne peut plus claire à la passion du poète pour le jeune Tommaso dei Cavalieri. L'arrière-petit-neveu de Michel-Ange, qui s'est chargé de la publication posthume, dénature ce vers, qui devient : « Je reste prisonnier d'un cœur armé de vertu. » Il a fallu attendre jusqu'à 1897 pour qu'un érudit allemand examinât les manuscrits et restituât le jeu de mots provoquant.

Les premières éditions françaises de Whithman féminisent le destinataire, évidemment masculin, des poèmes. Gide dénonça la supercherie et fit remplacer le « elle » mensonger par un « il » à la virilité haut sonnante.

*Ô saisons, ô châteaux
Quelle âme est sans défaut?*

Ce poème de Rimbaud, qui ne le connaît par cœur? Mais qui soupçonnerait, derrière le rythme mystérieusement allègre de ces vers bondissants, la plus franche, la plus impudique déclaration d'amour du jeune garçon à Verlaine? En effet, parmi les variantes laissées par Rimbaud, on imprime toujours :

*Je suis à lui chaque fois
Que chante le coq gaulois.*

ou même :

*Ô vive lui chaque fois
Que chante le coq gaulois.*

La censure (autocensure de la part de Rimbaud : mais quelle version finale eût-il retenu?) consiste à passer sous silence la version initiale :

*Je suis à lui chaque fois
Que chante son coq gaulois.*

La substitution du « le » au « son » suffit pour changer la nature du « coq » et du « chant », et pour égarer le lecteur sur une piste absurde.

Nous ne sommes plus au temps où l'on condamnait au bûcher les poètes homosexuels, mésaventure qui arriva au grand Théophile de Viau : sa peine ayant été commuée en vingt-cinq mois de cachot, il mourut peu après, en 1626, à l'âge de trente-six ans, usé par le séjour en prison. Mais la censure posthume continue à s'acharner sur lui : on ne l'étudie jamais à l'école, où il aurait sa place entre Malherbe et Corneille, et, en 1982 encore, l'*Histoire de la littérature française*, chez Bordas, attribue tous ses malheurs à son « impiété ».

Mieux encore : les *Œuvres poétiques complètes* de Verlaine, publiées dans la collection de la Pléiade, en vain y chercherait-on le cycle de *Hombres*, ces poèmes d'un érotisme flamboyant qui comptent parmi les plus beaux textes homosexuels jamais écrits en langue française. La légende d'un Verlaine doux, tendre, sentimental, voire fade et mièvre, n'a pu être construite qu'en niant l'auteur faunesque de *Hombres*. La censure par omission provoque ainsi des ravages. C'est encore plus vrai en musique, où l'absence de mots qui nomment clairement les choses permet d'escamoter la vérité sur les rapports de Beethoven et de son neveu Karl ou sur les mœurs de Tchaïkowsky. Quand l'occultation est impossible, parce qu'il s'agit d'un opéra où le texte parle de lui-même, alors on « oublie » de mentionner l'œuvre dans la biblio-

graphie de l'auteur : *Apollon et Hyacinthe*, de Mozart, n'est jamais cité, jamais joué, bien qu'écrit sur un livret latin, pour gommer, sans doute, l'audace du sujet.

Hélas! il ne faudrait pas croire que seule la majorité homophobe exerce la répression. Les amis du poète italien Pier Paolo Pasolini, assassiné sur une plage d'Ostie la nuit du 1^{er} novembre 1975, ont essayé de faire passer sa mort pour un crime politique. Des fascistes auraient suivi sa voiture et tué l'écrivain, dont les articles incendiaires dénonçaient, en effet, les complots de l'extrême droite italienne. Qu'il ait reçu le coup fatal de la main d'un voyou dragué à la gare de Rome, qu'une de ces rixes si fréquentes entre client et prostitué ait dégénéré en meurtre, voilà ce que les intimes de Pasolini, eux-mêmes souvent homosexuels, se refusent à admettre. Une fin si ignoble — mais si conforme aux fantasmes cachés du poète, tout son œuvre le prouve — heurte l'idée qu'ils se font du « grand homme ». Hagiographie posthume, dont il y a maint exemple dans l'histoire des lettres et des arts, pieux mensonge pour soustraire une victime au martyrologe de l'homosexualité. Mais c'est tuer une seconde fois Pasolini que de le spolier de la mort infâme à laquelle il aspirait secrètement.

Federico García Lorca a subi à peu près le même sort. Bien que le doute subsiste s'il a été fusillé, en 1936, pour antifranquisme ou à la suite d'une affaire de mœurs déguisée en assassinat politique, avancer la seconde hypothèse suffit à provoquer un scandale parmi les admirateurs du poète espagnol. On a dû attendre l'année 1981 pour lire, en première mondiale, dans la belle édition de la Pléiade préparée par André Belamich, les douze *Sonnets de l'amour obscur*, qui sont à ranger sur la même étagère que les sonnets de Shakespeare et ceux de Michel-Ange.

Le deuxième cercle de la répression contient les auteurs qui ont jugé plus prudent de se censurer eux-mêmes : tels Proust, qui a travesti Albert en Albertine, ou Cocteau, dont *Le Livre blanc* parut sans nom d'auteur, ou le romancier anglais Forster, qui n'a pas osé publier de son vivant l'admirable *Maurice*. Posthume également l'unique roman du poète de Trieste Umberto Saba, *Ernesto*, ce petit chef-d'œuvre de grâce et de pureté, mais d'une audace propre à persuader l'auteur de le conserver dans ses tiroirs.

Enfin, dans le troisième cercle, on trouve les écrivains si profondément refoulés qu'ils se soumettent à une censure inconsciente. Au lieu de travestir ou de dissimuler, comme Proust ou Balzac, l'homosexualité de leurs personnages, ils l'expriment par des voies si indirectes que le lecteur de bonne foi peut s'y tromper. Le beau marin, dans *Billy Budd*, ce récit dense et parfait de Melville, excite la haine du maître d'armes. Le matelot finit par tuer son persécuteur, et lui-même, condamné à être pendu au grand mât du navire, meurt sans un mot. On peut lire cette histoire comme une parabole de l'innocent qui prend sur lui les fautes de l'humanité et expie le crime des autres; sans doute Melville n'a-t-il pas voulu écrire autre chose qu'une version moderne et laïque de la Passion du Christ. Mais il n'est pas moins vrai que son texte nous raconte, à son insu, une seconde histoire écrite en filigrane sous la première : la tragédie du maître d'armes qui, offensé dans le sentiment de son honneur viril par la tendresse que lui inspire le beau marin, non seulement refuse de s'avouer son amour, mais voue une haine implacable à celui qui lui a fait douter d'être pleinement un « homme ».

Le thème de la fraternité virile, qui parcourt le roman nord-américain (seulement des couples d'hommes! Huck et Jim chez Mark Twain, George et Lennie chez Steinbeck, Ismael et Queequeg chez Melville, Gatsby et Nick chez Fitzgerald), est un thème homosexuel qui

s'ignore. Bien mieux, certains des grands mythes de la culture occidentale sont des mythes typiquement homosexuels : don Juan posséderait toutes les femmes de la terre qu'il resterait éternellement insatisfait. Son drame, c'est de ne vouloir point reconnaître vers quel autre objet sa nature l'appelle. Seul Henry de Montherlant, dans sa pièce *Don Juan* (1958), qui fut d'ailleurs un fiasco, semble avoir compris dans ce sens le personnage de l'infatigable séducteur. A l'appui d'une pareille interprétation, souvenons-nous que le modèle du premier texte consacré à don Juan, *El Burlador de Sevilla*, du dramaturge Tirso de Molina (1630), était un grand seigneur espagnol, homosexuel notoire. Quant à Orphée, qui passe pour l'archétype du mari fidèle, peut-être fut-il bien aise de se débarrasser d'Eurydice une seconde fois, et de se livrer, sous le couvert d'un veuvage inconsolable, à d'autres passions plus conformes à ses goûts. N'est-ce pas lui qui, selon Ovide, introduisit en Grèce l'amour des garçons ?

La littérature homophobe mériterait une étude à part. On s'étonnera toujours que Voltaire et Montesquieu, si larges d'esprit sur tant de problèmes, si tolérants, aient jeté l'anathème sur l'homosexualité ; et que Zola, si courageux en politique, n'ait pas osé écrire un roman sur un sujet qui, déclara-t-il, lui aurait valu des charretées d'injures et de boue. Quoi ? Y aurait-il eu plus de risque à décrire un « inverti » (comme on disait alors) qu'à prendre parti pour Dreyfus ?

L'hostilité déclarée d'un Claudel ou d'un Breton surprend moins : ces esprits bornés et sectaires n'en étaient pas à une sottise près. La lâcheté de Flaubert peine un peu : lui qui savait à quoi s'en tenir, pour s'être adonné à des expériences précises lors de son voyage en Orient, jugea préférable de ne rien en dire dans ses romans. Les invectives de Malaparte réjouissent, au contraire : il écrivit, dans les années 50, tout un essai pour dénoncer le « vice » qu'il jugeait en train de corrompre l'Occident, sans se douter que cet acharnement puéril trahissait sa propre crainte de ne pas se montrer assez viril (trait commun à beaucoup de fascistes, de nazis et de communistes).

Les poètes qui se sont livrés à des satires de l'homosexualité forment un groupe à part : de Ronsard (auteur de trois étonnants sonnets, qu'on trouvera ici, tirés de l'Enfer de la Bibliothèque nationale) à Théophile Gautier, de Raoul Ponchon à Laurent Tailhade et à Albert Glantigny. Leurs vers sont si drôles, si précis, d'une obscénité si allègre, qu'on les soupçonne de quelque connivence secrète avec les tableaux dont ils voudraient nous horrifier. En tout cas, quelle saveur, quelle jubilation physique dans leurs vers, surtout si on les compare à ceux de certains poètes, homosexuels, mais bloqués par la honte ou par la crainte de la censure !

Parler d'homosexualité pour des œuvres écrites avant 1869 est peut-être une absurdité sur laquelle il est temps de s'interroger. On sait que le mot n'apparaît qu'à cette date, et qu'il a été inventé par le médecin hongrois Benkert, mot barbare en soi (puisqu'il résulte de l'amalgame entre le grec *homo*, même, et le latin *sexum*), mais adopté tout de suite, parce qu'il offre le double avantage d'être répressif tout en paraissant libéral. Les homosexuels se trouvent fichés dans une catégorie médicale — ce qui vaut toujours mieux que d'être envoyés au bûcher. On les tient à l'œil, on les tolère, à la condition implicite qu'ils soient persuadés de leur anomalie et songent à se faire soigner.

L'amateur de garçons cesse d'être un homme comme les autres, il devient un « homo-

sexuel ». Auparavant on le considérait comme une curiosité ; maintenant on le surveille comme un cas. Lorsque Saint-Simon ou Tallemant des Réaux citent une anecdote homosexuelle, ils peuvent bien ne pas approuver le personnage qui en est le héros, cette désapprobation n'engage qu'eux-mêmes, elle n'exprime que leur humeur, leur goût. Tandis que le mot « homosexuel » contient un jugement global, une mise au ban, une exclusion. Si Ronsard attaque avec une telle violence les mignons d'Henri III, ce n'est point en raison de leurs mœurs, mais parce que le roi délaisse pour les plaisirs qu'il prend avec eux les affaires de l'État. Un monarque entouré de maîtresses se fût attiré les mêmes invectives du poète.

Bien des signes nous donnent à penser que la répression de l'homosexualité était plus formelle que réelle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Les lois religieuses la condamnaient, certes, et il ne fallait pas s'en vanter, un Montaigne, un Erasme devaient se montrer prudents ; mais beaucoup de grands seigneurs donnaient l'exemple sans trop se cacher, et le propre frère de Louis XIV s'affichait avec ses amants, au grand amusement de son épouse, la princesse Palatine, qui ne se rebiffa vraiment que lorsque son mari voulut faire de l'un d'eux le précepteur de leur fils. En somme, l'homosexualité, sans être reconnue, était admise. On ne trouve, en tout cas, pour ces époques, aucun texte qui nous parle de la honte d'être « exclu », « en marge », aucun texte qui respire la culpabilité et l'angoisse de se sentir « à part ». Si on brûlait de temps à autre un hérétique du sexe (mais rares sont les cas où le jugement fut appliqué : Deschamps, la dernière victime connue, sous Louis XV, expia en réalité le crime de vol plus que le péché de sodomie), c'était pour faire un geste en direction de l'Église. On les aimait bien, au fond, ceux qui défrayaient la chronique — ainsi Custine, qui se fit rosser dans un bois par un militaire, avant d'écrire *Aloys*, ce petit récit ambigu qui aurait été une des sources de l'*Armance* de Stendhal. Ils distrayaient, ils fournissaient des sujets de conversation.

Pourquoi la date de 1869 marque-t-elle une coupure ? Parce que l'invention du mot sanctionne une nouvelle attitude mentale ; parce que, dans cette phase de développement industriel et commercial qui caractérise la seconde moitié du XIX^e siècle, il n'est plus question de regarder avec indulgence une déviance qui défie l'ordre économique. A Moïse et à saint Paul, autrefois, on tirait son chapeau en faisant rôtir quelques adeptes du vice « innommable ». Mais au dieu Mammon du capitalisme, il fallut se soumettre bien plus rigoureusement. Première étape de cet asservissement, mettre les coupables en fiche. Seconde étape, leur inculquer le sentiment de leur déchéance. Quoi ! Ils se refusaient au devoir de la procréation, ils entravaient l'essor démographique, indispensable à l'expansion des affaires, ils brouillaient les rôles sexuels, ils freinaient la consommation, bien plus importante dans une économie de ménage que dans une économie de célibataires, et ils prétendaient, en plus, être traités comme les autres citoyens ? Non ! « Homosexuels » ils seraient : désignés du doigt à la sollicitude médicale, à la surveillance policière et à la vindicte publique. Le temps de la honte et de la clandestinité a commencé à cette date-là. Auparavant, on parlait de « bardaches », « bougres », « castors » (XVI^e siècle) ; de « culistes » (XVIII^e siècle) ; de « rivettes », « corvettes », « persilleuses », « uranistes » (XIX^e siècle), termes d'où le persiflage n'était pas absent, mais qui conservaient une coloration humoristique et affectueuse. Il faudra attendre exactement un siècle, jusqu'à 1968, pour que la parole « gay », importée d'Amérique, vienne relayer l'affreux barbarisme du médecin hongrois.

Pour avoir une idée de la liberté des mœurs au XVIII^e siècle encore, avant que la bour-

geoisie entreprit de fonder un nouvel ordre sexuel sur la séparation rigoureuse du masculin et du féminin, rouvrons Casanova. Seul l'intéresse son plaisir : que le partenaire soit homme ou femme lui importe peu. Il donne, dans ses *Mémoires*, un merveilleux exemple de polymorphisme sexuel. Il a beau vouloir nous persuader que, dans la personne fluette et charmante appelée Bellino, il avait entrevu, sous le déguisement du castrat, la femme, nous doutons fort qu'il eût renoncé à profiter de son compagnon de voyage si celui-ci fût resté un homme. Personne n'exerçait plus de séduction, au XVIII^e siècle, que les castrats, non seulement en raison de l'étrangeté de leur timbre et de la beauté de leur voix, mais en vertu de leur indétermination sexuelle, qui faisait d'eux les partenaires rêvés, aussi bien des hommes que des femmes. Après 1800, ils disparurent, l'androgynie ne pouvant plus être tolérée à l'époque des usines et des ateliers.

1869-1968 : il faut situer entre ces deux dates, ce qu'on appelle la « culture homosexuelle ». Avant 1869, les textes qui parlent d'homosexualité relèvent plutôt de la littérature anecdotique, de la petite histoire. Aucun homosexuel ne songe à se raconter, parce qu'aucun ne se sent « différent ». Après 1968 la différence devient à la mode et alimente le marché de l'édition. Par culture homosexuelle, nous entendons donc la culture de ceux qui, mis au ban de la société par les nouvelles lois bourgeoises, ont essayé de se ressaisir, de se comprendre, de retrouver une identité grâce à l'œuvre d'art. Culture clandestine par force et qui oscille entre la honte et la revendication. Les fondateurs de cette culture sont tous nés — ce n'est pas un hasard — entre 1844 et 1880 : Verlaine en 1844, Loti en 1850, Eekhoud, Rimbaud et Wilde en 1854, Gide en 1869, Proust en 1871, Thomas Mann en 1875, Montherlant en 1876, Forster en 1879, Martin du Gard et Zweig en 1881. Tous liés entre eux par la solidarité secrète des parias, tous errant une « lumière à la main » dans les catacombes de la civilisation industrielle, à la recherche d'un impossible salut.

Gide et Proust restent les deux chefs de file, bien que chacun ait pris parti avec éclat pour une façon de vivre l'homosexualité incompatible avec la manière de l'autre. Gide, se référant à une Grèce mythique et aux bergers de Virgile, prône les amours gracieuses et agrestes, dont le paradis se situe pour lui en Afrique du Nord. Il croit que l'heureuse époque des Alexis et des Ganymèdes peut revenir, et, en tout cas, il se berce dans les fantasmes d'une pédophilie juvénile et souriante. Vision radicalement opposée à celle de Proust, pour qui l'homosexualité ne peut être qu'un enfer, et qui donne, à travers M. de Charlus, le héros homosexuel le plus fort de toute la littérature avec Vautrin, le portrait terrifiant d'une dépravation vouée obligatoirement à l'humiliation morale et physique. Le chapitre initial de *Sodome et Gomorrhe*, la grande scène de sado-masochisme du *Temps retrouvé* montrent bien à quels abîmes de culpabilité et de souffrance l'homosexuel du début de ce siècle semblait condamné.

Pourtant, avec le recul du temps, ni Gide ni Proust ne nous paraissent, aujourd'hui, les représentants les plus typiques de cette culture homosexuelle née de la répression bourgeoise. A mi-chemin des illusions naïves de Gide et du pessimisme sans recours de Proust, aussi loin du miel de Corydon que du soufre de Palamède, nous trouvons un écrivain plus modeste, mais justement plus significatif, Roger Martin du Gard. Proche ami de Gide, mais dénué du courage de son aîné, il a confié à un roman posthume, les *Souvenirs du lieutenant-colonel de Maumort*, tout ce qu'il pensait au sujet de l'homosexualité. *Maumort*, paru en 1993, un quart de siècle après la mort de son auteur, nous apporte un témoignage de premier ordre sur la manière dont

un grand bourgeois a vécu son « anomalie » en France, au début de ce siècle. Martin du Gard avait déjà abordé ce problème dans des textes publiés auparavant, une pièce de théâtre, *le Taciturne*, et plusieurs passages, fort timides à vrai dire, des *Thibault*; mais, dans sa vieillesse, sachant que *Maumort* serait posthume, il a cru pouvoir se montrer moins pusillanime et parler franchement, voire crûment, des amours masculines. Sans cesse, il interrompt son récit pour s'excuser, pour se justifier des obscénités qu'il raconte, par le devoir de dire la vérité, toute la vérité. Il pensait faire une œuvre hardie, scandaleuse... Or ce qui nous frappe, au contraire, c'est de voir, chez ce vieil écrivain (il commence *Maumort* à soixante ans) exempté de la prudence par son âge et sa célébrité (il a reçu le prix Nobel en 1937), rejaillir tous les préjugés de sa génération.

Dans *Maumort*, l'homosexualité est abordée de deux points de vue différents, selon qu'elle est le fait de jeunes adolescents ou d'hommes adultes.

Pédérastie adolescente. Le colonel se remémore les jeux érotiques auxquels il s'est livré avec un cousin, puis avec des camarades de collège. Il réprouve ce passé, mais avec une certaine indulgence, car ce sont là, pense-t-il, des passe-temps de l'âge puéril, qui ne seraient condamnables que s'ils étaient prolongés au-delà de l'adolescence. Or lui, Dieu merci, a découvert ensuite les femmes et s'est marié : tel est, sinon la lettre, du moins le ton du récit. Derrière lequel on découvre la fameuse théorie de Freud : tous les jeunes passent par une étape homosexuelle, qui n'est pas grave car elle sera surmontée dès que l'adolescent, émergeant de la phase narcissique qui le pousse vers des êtres du même sexe que lui, portera son choix sur quelqu'un du sexe opposé. Théorie à la fois libérale et répressive : libérale dans la mesure où elle tolère la pédérastie de collège, qui cesse de passer pour un crime; répressive en ce qu'elle interdit à l'adulte de pratiquer l'homosexualité, s'il veut être considéré comme un homme véritable. Celui qui persiste dans sa « perversion » est condamné non pas au nom de la morale, mais au nom de la science. Il s'est arrêté dans son développement, il ne « rend » pas ce qu'on attendait de lui; le psychanalyste le tient à l'œil, prêt à le « guérir » et à le sauver. Comme phase temporaire, l'homosexualité est absoute; comme état définitif, on l'assimile à une « régression ».

Martin du Gard, qui adopte ce point de vue, ne s'est pas rendu compte à quel point Freud renforçait la persécution contre les homosexuels en les traitant non plus en criminels, mais en malades, selon la nouvelle idéologie d'un siècle qui se voulait positif et débarrassé des préjugés religieux. On n'accuse plus, devant Dieu, le déviant d'hérésie; on le rend coupable, devant la société, de ne pas remplir ses tâches de mari et de père.

Homosexualité adulte. Sujet si délicat pour Martin du Gard qu'il retira l'épisode de « La Noyade » des souvenirs du lieutenant-colonel de Maumort, son double autobiographique trop évident, pour l'attribuer à un personnage secondaire. Les soixante-dix pages de « La Noyade » constituent l'un des plus beaux récits homosexuels de toute la littérature, mais aussi des plus noirs. Xavier de Balcourt, officier en manœuvres, reçoit un billet de logement pour une mansarde au-dessus d'une boulangerie dont le mitron lui plaît immédiatement. Lentes approches, esquives, coups d'œil furtifs. Une caresse, un baiser pris par surprise, enfin la promesse d'un rendez-vous au bord de la rivière, en dehors du village, là où le jeune homme serait enfin à lui. Mais, à la suite d'un malentendu, Xavier et Yves se retrouvent chacun sur un bord opposé de la rivière. Le pont est trop éloigné, le temps presse, Yves fait un paquet de ses vêtements et se jette à l'eau. Le courant l'entraîne, il se noie. L'autre, désespéré et inconsolable, se suicidera

peu après. Le mythe de l'amour impossible, chargé de tous les accessoires du genre, tels que différence des classes sociales, obstacle de la rivière aussi insurmontable que l'épée qui sépare Tristan et Yseult, assomption de l'amour dans la mort, voilà ce qu'un romancier français trouvait à dire de l'homosexualité en 1950. « La Noyade » est un chef-d'œuvre, répétons-le, mais, loin d'être une description de l'amour entre deux hommes, elle est un document sur l'impossibilité, pour un homosexuel de la première moitié de notre siècle, de vivre son destin autrement que dans la faute, l'angoisse et la tragédie. Deux mille ans de culpabilité et de honte pèsent sur ce mince récit, qui s'apparente à certaines pages de Gide par le décor champêtre, la fraîcheur de l'évocation du jeune Yves, la pudeur et la délicatesse des émois amoureux de Xavier, mais dont les racines profondes plongent dans le sentiment proustien d'une déchéance irrémédiable pour laquelle il n'y a pas de châtement assez lourd.

Depuis la « libération » des mœurs, parmi le foisonnement des romans, pièces de théâtre et films à sujet homosexuel, on en trouverait peu qui fortifient d'un apport vraiment enrichissant l'édifice de la culture homosexuelle élevé pendant le siècle de la honte et de la clandestinité. Ainsi, il n'y a pas de style de la joie de vivre homosexuelle, alors qu'il y avait un style du malaise, de la difficulté d'être — cette écriture brouillée et frémissante qui fait le charme des romans de Julien Green, ou ce réseau d'allusions qui tissent derrière les romans de Montherlant, de Forster, d'Isherwood, de Mishima, une seconde histoire dont aux seuls initiés s'ouvriront les arcanes. Les écrivains qui étaient de grands écrivains tant que la répression les contraignait à ne s'exprimer que selon un code et avec mystère, se sont révélés détestables du jour où ils se sont crus autorisés à la franchise érotique. Oscar Wilde, l'auteur scintillant du *Portrait de Dorian Gray*, où l'homosexualité n'apparaît qu'en filigrane, comme une arabesque dorée, publia, sans nom d'auteur, le consternant *Teleny* (bien qu'un doute subsiste sur la paternité de ce livre), morne ressassement de clichés pornographiques. Roger Peyrefitte, dont *Les Amitiés particulières*, son premier roman, publié en 1944, garde intactes sa fraîcheur et sa vibration, lui a donné, en 1979, un pendant exhibitionniste, *Roy*, histoire d'un jeune Américain qui, dès l'âge de douze ans, ne se déplace plus sans son tube de vaseline.

La liberté de tout dire et de déballer crûment ses fantaisies érotiques serait-elle fatale à la littérature homosexuelle ? En face de ces deux exemples de dégradation littéraire, souvenons-nous des réussites, qui remontent à l'ère de la honte : *Billy Budd*, de Melville ; *La Confusion des sentiments*, de Stéphan Zweig ; *Mort à Venise*, de Thomas Mann ; *Les Lunettes d'or*, de Bassani ; *Ernesto*, d'Umberto Saba. La comparaison entre les œuvres nées sous la contrainte de l'autocensure et les œuvres jaillies en toute liberté permet d'établir comme une règle : il n'y a de culture homosexuelle que lorsque l'obligation de dissimuler l'homosexualité ou de la décrire par des moyens indirects force l'écrivain à inventer un langage symbolique. Le corollaire de cette règle étant que, si une telle obligation disparaît ou si l'écrivain ne s'impose pas lui-même une discipline érotique, l'exhibition de ses fantasmes l'amène à utiliser le langage pornographique de la plus basse littérature hétérosexuelle.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que, voici le moment de le dire, le sexe est ce qu'il y a de moins intéressant, de moins important dans une culture homosexuelle. L'homosexualité n'a un rôle à jouer dans l'histoire générale de la culture que pour la fonction symbolique qu'elle exerce, comme refus de la normalité (mais pas seulement de la normalité sexuelle), comme

choix de la marginalité (mais pas seulement de la marginalité sexuelle). L'homosexuel n'est pas seulement quelqu'un qui couche avec des garçons au lieu de coucher avec des filles; c'est aussi (du moins l'homosexuel qui réfléchit sur son destin, qui contribue à la culture homosexuelle) quelqu'un qui sent et pense différemment de la masse de ses semblables, quelqu'un qui se tient en retrait, qui n'admet pas les valeurs en cours, quelqu'un qui se désolidarise de son temps, de son pays, qui cherche en dehors des chemins battus par l'opinion, quelqu'un que ne satisfait pas l'ordre en place et qui aspire sans cesse à un autre monde, à un ailleurs inconnu.

Mis au ban de la société, l'homosexuel est en mesure de la critiquer, d'en dénoncer les travers, les vices, les ridicules, ou simplement d'en démonter les rouages avec une lucidité refusée à ceux que l'ordre en place avantage. Est-ce un hasard si Balzac a choisi, comme personnage central de *La Comédie humaine*, Vautrin, ancien criminel, ancien bagnard, adepte du « troisième sexe » et préfiguration des héros de Jean Genet? Admirons le romancier d'avoir, en grand écrivain, insisté non pas sur les mœurs sexuelles de Vautrin, mais sur le don de voyance que, grâce à ces mœurs, il possède : c'est lui qui explique à Rastignac les mécanismes de la vie sociale et politique, c'est lui qui déploie devant les yeux éblouis de Rubempré les fastes et les misères de Paris.

Parmi les œuvres du XX^e siècle, on trouve de nombreux exemples où l'homosexualité du héros ne sert qu'à accuser la médiocrité d'esprit, le conformisme de ceux qui l'entourent. Ainsi en est-il de *La Confusion des sentiments*, critique indirecte de l'institution universitaire (le professeur de Zweig ne peut parler à personne du secret qui l'obsède), ou de *Maurice*, de Forster, dénonciation de l'Angleterre victorienne, ou des *Lunettes d'or*, de Bassani, où la réprobation encourue par Fadigati et le suicide du docteur fournissent l'occasion au narrateur de faire le procès d'une ville italienne de province. Dans d'autres récits de Bassani, c'est un Juif qu'on repousse.

Homosexuel ou Juif, c'est toujours à un minoritaire que revient le rôle de révéler l'étroitesse d'esprit et la bassesse de l'opinion dominante. Compris de la sorte, le héros homosexuel s'inscrit dans la lignée des grands héros romanesques de la littérature universelle, qui sont toujours des minoritaires, toujours des marginaux, qu'ils soient exclus de leur entourage par leur folie, comme don Quichotte, par leur maladie, comme l'Idiot, par leur ambition sociale, comme Julien Sorel, ou par leur conduite amoureuse, comme Mme Bovary. Tout grand roman est l'histoire d'un homme seul ou d'une femme seule en lutte contre son milieu. L'homosexuel est donc un héros type de roman. Mais à condition qu'il n'accepte pas la liberté érotique que lui concède aujourd'hui le relâchement des mœurs, à condition qu'il ne se laisse pas prendre au piège de la tolérance et de l'assimilation.

Au lieu de le pousser à la critique de la société, son isolement peut inciter l'homosexuel à la méditation et à la contemplation. Sans remonter jusqu'à Platon, deux textes modernes attestent cette vocation métaphysique de celui qui recherche, à travers un amour difficile ou impossible, moins les satisfactions de l'amour qu'un domaine soustrait à la tyrannie des sens, un au-delà de l'humain. Gustav von Aschenbach ne tombe pas en admiration devant Tadzio avec l'espoir d'obtenir les faveurs du jeune garçon; conscient, dès le début, qu'il s'agit d'un amour interdit, il ne s'y livre tout entier que pour dépasser le monde des sens, de la passion physique. A travers l'interdit, il cherche l'absolu. S'il était tombé amoureux d'une jeune fille, aucun obstacle ne l'aurait empêché d'en faire sa maîtresse ou son épouse. En Tadzio, il a aimé

l'obstacle, c'est-à-dire l'obligation de s'élever du monde terrestre à la sphère des idées. Le geste ultime du jeune garçon lui montrant l'horizon marin lui permet de mourir en paix : car, au fond de lui, il n'aspire à rien d'autre qu'à se laisser guider vers la beauté du ciel infini. Tazio a été l'ange médiateur entre la terre et le ciel ; et Aschenbach, en l'aimant, s'est dépouillé de son enveloppe trop humaine.

L'homosexualité conçue comme ferment de progrès spirituel, nous la trouvons aussi chez Proust : si M. de Charlus, entraîné par ses passions, sombre dans la déchéance sado-masochiste, le narrateur, lui, accède à la contemplation des essences au terme de la *Recherche*. De jeune homme aux goûts mondains, il est devenu une sorte d'initié. Sa « différence » il l'a transcendée et sublimée en don mystique. Les révélations du *Temps retrouvé* rejoignent l'illumination finale de *Mort à Venise*.

Comment se présente la situation aujourd'hui ? Quelle prédiction, avec la prudence d'usage, peut-on faire ? La décadence est-elle irrémédiable ? La fin de la servitude et de la misère sexuelles entraînera-t-elle la disparition de la culture homosexuelle ? Faut-il se réjouir d'un côté et s'affliger de l'autre ?

Le roman, par suite de la libéralisation des mœurs, semble destiné à traiter l'homosexualité en simple pratique érotique, ce qui la dégradera de sa fonction symbolique et l'empêchera de continuer à jouer un rôle dans la culture.

La poésie paraît moins exposée à ce danger, protégée qu'elle est par son goût du mystère, des allusions, de l'obscurité. Nous avons déjà cité Michel-Ange, Shakespeare, Rimbaud, Verlaine, Lorca : ils dominent avec éclat les prosateurs de cette anthologie, mais les poètes moins connus que le lecteur découvrira ne rayonnent pas d'une moindre splendeur. L'Anglais Auden, le Grec d'Égypte Cavafy, le Russe Ivanov, l'Allemand Stefan George, le Portugais Pessoa, l'Italien Sandro Penna, voilà ceux que Baudelaire eût appelés les phares de la culture homosexuelle. Mais si purs, si intenses, d'une plénitude si magnifique, que l'adjectif tombe de lui-même. Poètes, ils ne sont que poètes. Aurait-on l'idée de dire que Flaubert, avec *Madame Bovary*, ou Stendhal, avec *Le Rouge et le Noir*, ont écrit de grands romans hétérosexuels ? Craignons que cette formule de culture homosexuelle ne serve qu'à patronner de méchantes productions ; et tenons-nous fermes au principe que l'unique critère pour décider si une œuvre peut nous aider à vivre, quels que soient nos problèmes personnels, nos frustrations, nos souffrances, doit être sa qualité littéraire.

Dominique FERNANDEZ
Ferrare, 31 décembre 1983.

*A ma fille Sophie, trois ans,
pour le jour de sa naissance —
ou plutôt elle aura trois de
compréhension.*

AVANT-PROPOS

Il faut dédramatiser l'histoire de la littérature, comme l'affaire la religion catholique, ni une race, ni une nation, ni une culture, ni une morale, comme l'affirmation certaine indécidable. Cette posture qui pose sans le même sans en elle héritée ou morte? En elle la conséquence d'un « multiple » agités dans les intelligences amères ou mêmes dans les premiers mois de l'existence? De cette manière, cette apparence divergente et contraire au goût commun ne peuvent jamais de la solution au du libre choix de l'individu. Ce n'est pas un simple contact d'un homme avec un livre qui fait l'histoire de l'homme, mais un homme avec un homme, un homme avec un homme. L'histoire de son existence.

Ce thème, écrit tout autour par les auteurs qui paraitraient, n'est pas d'être dit le livre-acte. Je souhaite que la grandeur de l'air libre ne soit dans l'homme, mais qu'un thème littéraire existe un autre.

La littérature est ce que j'ai observé dans les livres de mon enfance. Il n'est pas de la littérature comme un livre, comme l'histoire littéraire à l'histoire littéraire, mais comme un livre, j'étais un lecteur de littérature, les livres de l'histoire littéraire, les livres de l'histoire littéraire, les livres de l'histoire littéraire, les livres de l'histoire littéraire.

Si j'étais un lecteur de littérature, j'aurais pu lire les livres de mon enfance, j'aurais pu lire les livres de mon enfance, j'aurais pu lire les livres de mon enfance, j'aurais pu lire les livres de mon enfance.

Je souhaite que ce soit un livre qui me raconte un peu, il est pas un livre qui me raconte un peu.

L'histoire littéraire est toujours présente, dans tous les livres de mon enfance, dans tous les livres de mon enfance, dans tous les livres de mon enfance, dans tous les livres de mon enfance.

Je souhaite que ce soit un livre qui me raconte un peu, il est pas un livre qui me raconte un peu.

*A ma fille Sophie, treize ans,
pour le jour de sa majorité —
ou lorsqu'elle aura envie de
comprendre.*

Il faut dédramatiser l'homosexualité, qui n'est ni un péché, comme l'affirme la religion catholique, ni une tare, comme tendent encore à le faire croire les morales officielles, ni une maladie, comme l'affirment certains médecins. Cette pulsion qui porte vers le même sexe est-elle héritée ou innée? Est-elle la conséquence d'un « complexe » acquis dans les premières années ou même dans les premiers mois de l'existence? De toute manière, cette appétence divergente et contraire au goût commun ne provient jamais de la volonté ou du libre choix de l'individu. Ce n'est pas au simple contact d'un homosexuel ou en lisant un livre qui fait l'apologie de l'homosexualité qu'un hétérosexuel changera sa nature. L'exemple est sans influence.

Ce thème, nourri tout autant par ses adeptes que par ses détracteurs, n'a cessé d'enrichir la littérature. Je souhaite que la génération de l'an 2000 ne voie dans l'homosexualité qu'un thème littéraire comme un autre.

Ce livre est celui que j'ai désespérément cherché dans mon adolescence... Il n'existait pas. Au collège comme au lycée, toute référence littéraire à l'homosexualité était soigneusement censurée. J'étais un passionné de littérature, les héros de roman étaient mes seuls compagnons, les personnages de théâtre mes uniques camarades.

Si j'avais pu trouver chez un auteur une évocation de l'amour homosexuel, j'en aurais été consolé et réconforté. J'aurais moins souffert de ma différence, de mon isolement. Je n'aurais pas refoulé mes tendances en pensant que j'étais un « monstre » unique en son genre.

Je cherchais en vain un modèle qui me ressemblât un peu; n'en pas trouver me désespérait.

L'homosexualité était rigoureusement censurée, dans tous les manuels scolaires et dans les œuvres « complètes » des grands écrivains. Il en est parfois de même aujourd'hui. D'où la nécessité de ce livre. De même que le malade recule le jour de l'opération jusqu'au moment où il souffre trop, je pense qu'un auteur n'écrit bien qu'au moment où son sujet l'étouffe.

Je portais ce livre en moi, il était une obligation, une dette à l'égard de l'adolescent qui a souffert de son absence.

Mon premier professeur de lettres me disait : « Apprends par cœur ce que tu aimes, car, une fois que tu as ton trésor dans la tête, personne ne peut te le voler. » Jeune, j'ai pris le goût de la littérature par le biais des « morceaux choisis ». Ce réflexe de paresseux se révèle souvent bénéfique, car le bref extrait, s'il est attrayant et significatif, aiguise la curiosité et donne envie de lire l'œuvre dans son intégralité. Je souhaite qu'il en soit ainsi : la meilleure anthologie est bien évidemment celle que le lecteur fera lui-même, en amassant le trésor de son choix.

Ce livre veut être, à la fois, un défi au lecteur ignare et une incitation pour l'esprit curieux. Il procurera l'illusion aux paresseux et aux superficiels de connaître un auteur à travers un extrait, mais pourra aussi engager l'amateur curieux à découvrir l'œuvre entier d'un auteur qui lui était inconnu.

Voilà mon dessein : faire connaître les textes évoquant l'homosexualité chez les auteurs hétérosexuels célèbres, car cette spécificité est presque toujours occultée dans l'étude de la littérature. Citer les passages les plus significatifs, qui ont été très souvent censurés chez les écrivains homosexuels. Même dans les éditions récentes d'œuvres prétendument « complètes », les passages concernant l'homosexualité sont parfois tronqués. Pendant trois années de recherche à la Bibliothèque nationale et à l'Arsenal, quelle fut ma joie de découvrir des textes inédits ou de retrouver, dans leur intégralité, les passages falsifiés dans les rééditions, voire les extraits coupés dans les éditions contemporaines complètes !

Je pense que le lecteur partagera le plaisir que j'ai éprouvé à ces découvertes et la satisfaction de rétablir la vérité des textes. J'ai limité mon propos aux écrivains. Certes, des hommes célèbres dans le domaine de la politique ou des arts ont été homosexuels : Alexandre le Grand, Richard Cœur de Lion, Frédéric de Prusse, Louis II de Bavière, Léonard de Vinci, Tchaïkovski, Moltke, Krupp, Röhm... La liste serait fastidieuse.

Je n'étudierai, dans la littérature, que l'homosexualité masculine : à ma connaissance il n'existe aucune anthologie sur ce sujet. En revanche, plusieurs anthologies sur l'homosexualité féminine ont déjà été publiées.

Mes recherches m'ont conduit à me rendre compte qu'il existait un grand nombre de textes inconnus ou inédits depuis plusieurs siècles, autant pour faire l'apologie que la critique de l'homosexualité. Jusqu'au XIX^e siècle, je ne me suis pas arrêté au seul critère de la qualité du style : pour un certain nombre d'auteurs cités, la curiosité ou la rareté du témoignage importe plus que la forme. Je me suis limité aux citations romanesques et poétiques dont l'inspiration est parfois autobiographique ainsi qu'aux extraits de correspondances et de journaux intimes. A une exception près : les minutes du procès de Gilles de Rais dans lesquelles la réalité dépasse la fiction. Certains auteurs, qui ont peu parlé de leurs goûts, ne sont cités que brièvement. On ne s'étonnera pas de l'absence de quelques écrivains célèbres et homosexuels : leur œuvre ne contient pas de passages où l'homosexualité soit évoquée de manière significative. Enfin, on ne trouvera dans ce volume ni commentaire sur l'homosexualité, ni analyse philosophique ou médicale, ni glose psychologique ou psychanalytique.

Si j'ai réservé, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la plus large part à la littérature française, c'est non pas par chauvinisme, mais parce que l'évocation des amours masculines y est la plus fréquente ; jusque-là, l'homosexualité, dans la littérature, est un domaine surtout français. Je laisse aux sociologues et aux psychologues le soin de trouver et d'analyser les causes, le pouvoir s'étant déjà chargé de censurer les effets.

Mon étude se borne à la littérature européenne et anglo-américaine, avec une exception pour le Japonais Mishima, dont l'inspiration est nourrie de culture française, notamment de Proust. A partir des années 50, la littérature homosexuelle est devenue pléthorique, particulièrement aux États-Unis. De mauvais romanciers se sont précipités sur le sujet : décrire l'amour entre deux hommes est devenu un argument de vente. Avec un résultat aussi médiocre que la plus banale pornographie hétérosexuelle.

De la gigantesque production contemporaine, je n'ai retenu que les ouvrages qui ont été traduits en français. Ce n'est pas forcément un critère de qualité ; mais c'est déjà une première sélection, indispensable pour que le lecteur qui ne connaît pas la langue de l'auteur puisse, s'il le souhaite, lire dans son intégralité l'œuvre dont l'extrait l'a intéressé.

Je ne prétends pas que les écrivains qui figurent dans ce livre soient les seuls dignes de la consécration anthologique. J'ai, malheureusement, dû écarter les extraits d'œuvres de six auteurs, les héritiers m'ayant refusé l'autorisation de reproduction. Pour que ce volume ne dépasse pas le format d'un dictionnaire, je me suis vu parfois dans l'obligation de renoncer à inclure les textes d'auteurs contemporains qui m'honorent de leur amitié.

Les auteurs sont classés selon leur date de naissance et non selon la date de parution des œuvres. Car souvent, jusqu'au XIX^e siècle, la date de l'édition originale, publiée sous le manteau, est inconnue ou incertaine. Ce classement suscite des rapprochements inattendus, des comparaisons souvent étonnantes. Juxtaposer deux textes d'auteurs nés la même année, l'un homosexuel, l'autre hétérosexuel, prend parfois une saveur toute particulière.

Dans les textes en prose, j'ai corrigé l'orthographe ancienne pour ne pas rebuter le lecteur peu accoutumé à lire un français archaïque. Dans les vers, j'ai conservé néanmoins quelques archaïsmes nécessaires à la rime ou à l'équilibre des pieds.

Mon propos est de montrer, à travers les témoignages littéraires, l'évolution des jugements, des mentalités et des comportements face à l'homosexualité, des origines à nos jours, qui ne peut être isolée du contexte historique, politique et religieux. Ces trois influences concomitantes forment toujours la toile de fond d'une œuvre.

LES ORIGINES

Gilgamesh

Le plus ancien témoignage de l'homosexualité masculine remonte à quatre mille ans. Équivalent de *L'Iliade* et *L'Odyssée* pour les Grecs, cette saga, écrite en akkadien, est, pour les Mésopotamiens, le plus ancien et le plus célèbre écrit épique. Le cinquième roi de la II^e dynastie sumérienne construit un mur de dix kilomètres entre les villes d'Ourouk et de Kou-laba, et ses travaux de Titan lui valent l'immortalité. Les poètes, en relatant la guerre de Gilgamesh contre son rival, Agga, roi de Kish, et en chantant son combat avec le taureau céleste, transforment Gilgamesh en demi-dieu. Les premières tablettes qui retracent son épopée datent de 2100 avant Jésus-Christ.

Le beau, jeune et sauvage Enkidou, vaincu par le roi en combat singulier, devient son plus tendre ami. Désormais, ils combattent côte à côte et « il l'aime et il se penche sur lui, comme on se penche sur une femme ¹ ».

Au hasard de ses conquêtes, Gilgamesh refuse l'amour de la reine Istar dans une déclaration très misogyne :

... Quel bien aurais-je si je te prenais pour épouse ? Toi, tu n'es qu'un foyer qui s'éteint en hiver, tu es la porte ouverte qui ne protège ni du vent ni de la tempête, tu es un palais qui extermine les héros, tu es le turban qui étouffe celui qui s'en coiffe, tu es du bitume qui souille celui qui le touche, tu es une outre qui inonde son porteur, tu es de la chaux qui disjoint le mur, tu es une amulette de jade qui attire et séduit l'ennemi, une sandale qui blesse le pied ²...

En revanche, lorsqu'Enkidou meurt de maladie, Gilgamesh fait l'éloge de son ami dans un déchirant chant d'amour :

« ... Ô Enkidou, mon ami, mon petit frère, âne sauvage des collines, léopard du désert, ensemble nous avons vaincu les obstacles, gravi le sommet des montagnes, ensemble nous avons saisi le taureau céleste et l'avons tué, ensemble nous avons abattu Houmbaba, qui demeurait dans la forêt des Cèdres. Quel est donc ce sommeil profond qui maintenant te saisit et te domine ? L'obscurité de la nuit t'enveloppe et tu ne m'entends plus. »

Enkidou ne lève plus les yeux. Gilgamesh lui touche le cœur, son cœur ne bat plus. Alors, comme une fiancée, il couvre le visage de son ami ; comme un lion, il rugit autour de lui, il va et vient en regardant Enkidou, comme une lionne à qui on a enlevé ses petits. Il arrache ses cheveux et les jette à terre, il déchire ses beaux vêtements et les rejette comme un sacrilège ³.

« Enkidou, mon ami, mon compagnon, celui que j'ai aimé d'amour si fort, est devenu de l'argile, et moi aussi devrais-je me coucher et ne plus jamais me lever » ⁴.

La Bible

Ce n'est pas le moindre paradoxe que de trouver dans la Bible, qui sera la source essentielle de la répression de l'homosexualité, le récit de la passion de David pour Jonathan. Si les passages concernant l'emportement des sens ont été censurés par l'Église (on ne les retrouve que dans les Apocryphes), l'homosexualité de David et de Jonathan semble avoir curieusement échappé aux censeurs.

Dans les 1^{er} et 2^e livres de la Bible, le prophète Samuel raconte, en effet, l'histoire de David et de Jonathan, d'une manière qui ne laisse aucun doute sur la nature de leurs amours.

Jusqu'à nos jours, l'homosexualité de David et de Jonathan a été occultée par les exégètes, qui se sont astreints à lire « amitié » là où le prophète Samuel écrit « amours ».

Né à Bethléem vers 1085 avant Jésus-Christ, David est l'homme politique le plus important de l'histoire ancienne d'Israël. Chef de guerre, législateur et bâtisseur, il fut sacré roi et succéda à Saül.

Les Philistins ayant envahi la Judée, le jeune David terrasse leur chef, Goliath, d'un coup de fronde. Il coupe la tête du vaincu et la présente au roi Saül. A la cour, il rencontre pour la première fois Jonathan, le fils de Saül. Le livre de Samuel nous éclaire très précisément sur cette première rencontre entre le fils du roi et le jeune vainqueur des Philistins.

Jonathan, venant s'entretenir avec Saül son père, devient amoureux (kenafcho) de David comme de sa propre âme (Samuel I, 17, 56) ⁵. Lorsque David eut fini de parler à Saül, l'âme de Jonathan s'attachait à l'âme de David, et Jonathan se mit à l'aimer comme lui-même (...). Jonathan se dépouilla de son manteau et le donna à David, ainsi que sa tenue, jusqu'à son épée, son arc et son ceinturon (Samuel, I, 18, 1) ⁶.

Dans le langage biblique, se dépouiller de ses vêtements est le symbole du don total de soi-même, l'uniforme, le vêtement, les armes ou les attributs faisant partie de la personnalité de l'individu. L'histoire ne nous dit pas si c'est à ce moment que le roi Saül a compris l'amour qui existait entre David et Jonathan. Plus tard, le roi, conscient de cette liaison, la reprochera à son fils. Pour l'instant, Saül est bien embarrassé. Il doit récompenser David, vainqueur des Philistins. N'est-ce pas par une sorte de compensation, de transfert, que le roi donne en mariage, à David, sa fille Ahinoam, nom qui signifie « Les délices de mon frère »⁵. Ahinoam est la sœur de Jonathan, qui devient ainsi le beau-frère de David.

A l'annonce de la mort de Jonathan, David exprime ainsi sa douleur :

« Jonathan, par ta mort je suis navré, j'ai le cœur serré à cause de toi, mon frère Jonathan. Tu m'étais délicieusement cher, ton amour m'était plus merveilleux que l'amour des femmes » (11^e livre I, 26)⁶.

Les anciens parlaient sans retenue du désir qu'ils ressentaient pour le sexe semblable au leur et chantaient librement les plaisirs de cet amour.

Moïse, la plus grande figure de l'Ancien Testament, est le premier à jeter l'anathème sur l'homosexualité : « Si un homme couche avec un homme, comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable, ils seront punis de mort et leur sang retombera sur eux (Lévitique, chap. 20). » Cet anathème des Hébreux s'expliquait par la nécessité absolue, pour le peuple élu par Dieu, de croître et de se multiplier. C'est pour les mêmes raisons que les chrétiens, dès le début de notre ère, reprendront l'anathème, par la voix de saint Paul. Cette condamnation s'inscrira dans les principes du Christianisme, et particulièrement dans ceux de la religion catholique, qui, pour limiter la sexualité à la seule procréation, instituera le sacrement du mariage et inventera le péché d'homosexualité.

La religion chrétienne, en imposant ses lois et ses tabous hérités de la Bible, a suscité pendant des siècles des perversions compensatoires et a privé de ciel l'homosexuel qui croit en Dieu.

Religion et homosexualité vécut en bonne harmonie dans les premières civilisations : les livres sacrés de l'Inde évoquent le culte rendu au dieu Shiva dans son temple, non par la prière, mais par l'accouplement sacré. Dans ce « sacrifice de sperme », il n'y a entre l'hétérosexualité et l'homosexualité qu'une différence de rite, et l'amour homosexuel, puisqu'il ne procréé pas, est considéré comme un hommage aux dieux gratuit et désintéressé.

On trouve également une apologie des amours masculines dans la littérature orale anté-islamique et postislamique. Le poète Abou-Naouas, contemporain de Charlemagne, déclare sans ambages : « Garçon vaut mieux que fille. »

Si le théologien et juriste de Cordoue, Ibn Hazm (933-1064) dénonce la sodomie dans *Collier du pigeon* ou *De l'amour entre amants*, en revanche le Tunisien Ahmed El-Tifachi donne avec *Les Délices des cœurs* un « Kama-soutra » qui peut servir de manuel pratique aux homosexuels.

A l'époque féodale japonaise (qui correspond à notre XVII^e siècle occidental), les prê-

tres bouddhiques avaient comme amants de jeunes pages qui devenaient prêtres à leur tour, et les acteurs qui jouaient au théâtre les rôles de femmes se prostituaient avec les hommes sans encourir aucun mépris. L'homosexualité masculine était non pas tolérée mais exaltée.

Les *Contes d'amour, Histoires glorieuses de la pédérastie*, de Saïkakou Ebara (1641-1693) sont l'exact reflet de l'esprit samouraï, très proche de l'esprit des chevaliers de notre Moyen Âge. Les samouraïs estiment que l'amour d'une femme rend l'homme lâche et efféminé et que l'amour pour un jeune garçon est viril et honorable.

Enfin, le clivage entre hétéro et homosexualité est absolument inexistant dans les civilisations antérieures au christianisme en Afrique. Dans les civilisations noires primitives, les pratiques homosexuelles sont fréquentes, particulièrement chez les populations du Nigeria, du Dahomey — Ila, Lango, Siwa, Thongo, Oualof et Zandé. Plus près de nous, l'apologie la plus constante et la plus complaisante de ce qui allait devenir le tabou de l'homme blanc est, bien évidemment, celle de l'Antiquité gréco-latine.

L'Antiquité

À l'âge d'or, les Grecs ignoraient la perversion. Nulle trace, dans la littérature, de ce qu'on appellera plus tard le sado-masochisme. Ils ne pouvaient concevoir la différence, le clivage, entre hétéro et homosexualité, car ils étaient bissexuels sans en avoir défini le concept. La pédérastie était non pas une tolérance, mais une véritable institution avec ses règles, ses codes, ses principes de bonne conduite. Dans un couple, le plus âgé devait être viril, actif et accessoirement barbu, le plus jeune féminin, passif et impérativement imberbe.

Cette absence de sentiment de culpabilité, cette parfaite bonne conscience apparaissent clairement dans certains textes.

La Mythologie

Le mythe le plus ancien affirme le principe d'une institution de base : le dieu, le roi, le maître, le héros, viril et barbu, est un *éraste*, c'est-à-dire un amant actif qui initie, domine et possède l'*éromène*, adolescent imberbe, féminin et passif.

La pédérastie est une institution justifiée par le rapport bénéfique maître/élève, éraste/éromène, étape initiatique incontestée dans la formation de l'adolescent. En Grèce, l'homosexualité masculine n'est jamais ressentie comme une anomalie, le même individu étant successivement éromène, éraste, puis homme marié. L'enlèvement et l'initiation du jeune garçon par son amant, hérité des plus anciennes coutumes crétoises, est remplacé, en Grèce, par un rituel plus civilisé : le passage en douceur de l'âge tendre à l'âge viril par l'éducation des sens et de l'esprit.

Pour les Grecs, la pédérastie n'est ainsi qu'une étape dans la vie de l'homme. L'éraste devenu adulte qui continue à préférer les garçons à sa femme ne s'oppose ni aux lois, ni aux

principes, ni aux valeurs de la société ; il ne fait que privilégier l'une de ces valeurs pour suivre le goût vers lequel sa nature l'entraîne.

Les Grecs témoignent, en revanche, une certaine réprobation envers l'éronème qui, devenu adulte, refuserait le mécanisme de l'évolution et resterait un amant passif, au lieu de devenir à son tour un éraste.

Les mythes de L'Antiquité trouvent leur source dans le désir commun d'une représentation idéale du bonheur pour tous. Ces fables sont les illustrations, sous une forme symbolique, des idéaux de chacun. A l'évidence, en se dotant de dieux et de héros homosexuels, les Grecs ont cherché à se façonner des modèles à leur propre image. Les couples célèbres de la Mythologie sont fréquemment évoqués dans la littérature antique ⁷.

Homère nous raconte, dans *L'Iliade*, que la réputation de la beauté de Ganymède, l'un des trois fils de Tros, roi des Troyens, était venue jusqu'aux oreilles de Zeus. Le roi des dieux se transforma en aigle (ou, pour certains auteurs, se contenta d'envoyer son aigle) et enleva le bel adolescent. Si, pour les exégètes pudibonds du XIX^e siècle, Ganymède n'est que *l'échanson* de Zeus, Homère, dans les *Hymnes* (1,202), et Pindare, dans les *Olympiques* (1, 43), nous précisent clairement qu'il est son amant. Ganymède arrive dans l'Olympe, où il se trouve tout dépaycé, et demande :

« Qui jouera avec moi, où coucherai-je ?

— Avec moi, répond Zeus, sans ambages.

— Je remue beaucoup la nuit et je vous empêcherai sûrement de dormir », réplique le garçon avec effronterie.

Héra, furieuse que Ganymède ait pris, dans le cœur de Zeus, la place de leur fille, Hébé, donne libre cours à sa jalousie. Zeus, très à l'aise, vante à sa femme les plaisirs que lui procure son mignon (Lucien, *Dialogues des dieux*, IV). Héra poursuivra de sa haine, non seulement Ganymède, mais toute sa nation, et ce sera l'origine de la guerre de Troie (Virgile, *Enéide*, 1, 28). Elle ne se soucie pas que Ganymède la remplace dans le lit de Zeus, mais elle est furieuse de voir que son mari donne tout son amour à ce garçon, et ne se soucie plus de leur fille, Hébé. Héra est davantage jalouse de l'affection perdue pour sa fille que de l'amour perdu pour elle-même.

Zeus eut d'autres amours masculines moins heureuses : lorsqu'il fait des avances à Euphorion, fils d'Achille et d'Hélène, l'adolescent n'a pas la complaisance de Ganymède et se refuse. Poursuivi par Zeus, il parvient à s'enfuir grâce à ses ailes et atterrit sur l'île de Mélos. Rendu furieux par son désir inassouvi, le roi des dieux transperce Euphorion de sa foudre et transforme en grenouilles les nymphes qui ont osé enterrer le jeune garçon.

C'est Ptolémée, dans son *Histoire nouvelle*, qui évoque cette histoire. Selon ce même auteur, Zeus aurait aussi aimé Priam, le dernier roi de Troie.

L'aventure de Pélops, que nous raconte Pindare dans *Les Olympiques* (I, 43 à 67), est peu banale : Tantale invite les dieux à un banquet et leur offre en festin son propre fils Pélops,

coupé en morceaux. Les dieux refusent le ragoût, sauf Déméter, qui, distraite, mange une épaule. Les dieux recollent les morceaux et, après avoir confectionné une prothèse en ivoire pour remplacer l'épaule manquante, ressuscitent Pélops.

Poséidon, dieu de la Mer, l'un des invités du banquet, est « frappé de désir » en voyant le jeune Pélops, et, sans scrupules, il l'enlève sur son fameux char tiré par des chevaux marins⁸.

Ovide, dans *Les Métamorphoses* (X, 178), évoque, pour sa part, l'amour d'Apollon pour Hyacinthe, interrompu par un accident stupide : pendant qu'ils jouaient au palet, Zéphir, jaloux de la beauté de Hyacinthe, fait dévier, en soufflant dessus, le disque lancé par Zeus et Hyacinthe est blessé mortellement. Apollon ne semble pas, en effet, porter chance à ses amants, qui périssent tous d'une fin tragique. Ainsi, il est fou d'amour pour Cyparissos, qui aime par-dessus tout son cerf aux cornes d'or. Ayant tué par mégarde son animal de compagnie, Cyparissos veut se suicider. Apollon tente de le consoler et, n'y parvenant pas, le change en cyprès (cet arbre est voué, depuis, au culte des morts) *Métamorphoses*, X, 106-142.

Plutarque, dans son *Eroticos*, cite d'autres amants d'Apollon, sans rappeler d'anecdotes à leur sujet ; mais il souligne, le plus souvent, quant à lui, que cet amour n'est pas charnel.

Si l'on en croit Ovide, Orphée fut l'initiateur de l'amour pédérastique. Après la mort de sa femme, Eurydice, Orphée apprit, le premier, aux peuples de Thrace, l'art d'aimer les jeunes et frais garçons, et la manière de cueillir leur première fleur, avant que le poil ne leur soit venu sur le visage.

Le poète Phanoclès (IV^e siècle avant Jésus-Christ), dans le *Florilège*, de Stobée, nous confirme : « Orphée, le Thrace, fils d'Eagre, aima de tout cœur Calaïs, fils de Borée... Souvent, sous les bois ombragés, il restait assis et chantait son amour. Il perdait le sommeil, et son âme ne trouvait le repos qu'en contemplant Calaïs, ce modèle de beauté. »

Avec son bien-aimé Calaïs, Orphée invente des rites mystérieux et organise des cérémonies d'initiation, d'où, bien entendu, les femmes sont bannies. Cette première manifestation de misogynie cause la colère et la vengeance des Ménades, « qui le tuèrent et le découpèrent en morceaux, qu'elles jetèrent à l'eau, parce qu'il avait le premier donné l'exemple des amours masculines et méprisé l'amour des femmes ».

La lyre et la tête d'Orphée chantant flottèrent jusqu'à Lesbos. Pour venger Orphée, les hommes « tatouèrent leurs épouses, afin qu'elles portent sur la peau les signes bleuâtres en châtiment de la mort d'Orphée (Phanocles, livre I, 28) ». Nous trouvons là l'une des origines de la coutume du tatouage chez les peuples primitifs.

Héraclès, héros national des Doriens, fils de Zeus et d'Alcmène, armé d'une massue et couvert d'une peau de lion, est le type même de l'homme viril. Selon Plutarque, « on ne saurait dire le nombre de ses amants, tant il en eut (*Eroticos*, 29) ». Les trois plus célèbres sont Iolas, Hylas, Eurysthée. Son neveu Iolas est le compagnon le plus fidèle, celui qui est à son côté dans les combats. Il est son aurige, et, selon Héraclès, « le plus chéri de tous les mortels » (Pseudo-Hésiode, *Bouclier*, 34).

Bien entendu, dans notre histoire de la littérature, ces amours ont été expurgées et remplacées par un chaste compagnonnage d'armes.

Aristote rapporte qu'à son époque les garçons qui s'aimaient échangeaient un serment de fidélité sur le tombeau de Iolas (*in* Plutarque, *Eroticos*, 761).

Si Iolas est un homme fort qui combat au côté de son amant, Hylas apparaît comme très différent : c'est un jeune éphèbe. Selon Théocrite, « le fils d'Amphitryon au cœur d'airain, vainqueur du féroce lion, succomba aux charmes d'un enfant, le gracieux Hylas (Théocrite, XIII, 5-7) ». Héraclès ne cherche pas seulement le plaisir auprès de l'adolescent, mais il se charge de son éducation et lui apprend à se battre. Pendant l'expédition des Argonautes, Hylas, en allant puiser de l'eau pour son amant, est enlevé par une Nymphé, qui ne peut résister à sa beauté (Apollonios, *Argonautes*, I).

Héraclès arrive ensuite chez Eurysthée, roi de Tirynthe, pour y subir les épreuves auxquelles il a été condamné par la Pythie de Delphes. Selon le poète Diotime d'Adramitte (III^e siècle avant Jésus-Christ), Héraclès s'est épris d'Eurysthée, et c'est par amour pour son persécuteur qu'il accomplira les fameux douze travaux. Héraclès serait donc le premier masochiste avant la lettre !

Dans *Le Banquet*, Platon cite trois couples de héros : Achille-Patrocle, Oreste-Pylade, Thésée-Pirithoos. Eschyle, dans sa pièce *Les Myrmidons*, est le premier à montrer l'homosexualité au théâtre, dans une scène où Achille et Patrocle sont amants. Plutarque, dans son *Eroticos* (751), cite deux vers de la pièce d'Eschyle dans lesquels Achille reproche à Patrocle, défunt, d'avoir laissé la mort s'emparer de ce corps qu'il aimait, et dont il s'estimait en quelque sorte le propriétaire : « Sans égard pour nos caresses, tu ne t'es pas soucié de me conserver la magnificence de tes cuisses »... Lucien, dans *Les Amours* (54), reprend la même scène : Achille devant le cadavre de Patrocle déplore de « devoir renoncer à l'adoration et à la fréquentation de [tes] cuisses... »

C'est Éros qui a formé le couple Oreste-Pylade dès leur enfance. Pour tuer sa mère, Clytemnestre, Oreste, fils d'Agamemnon, reçoit l'aide de Pylade, comme s'ils étaient frères. Pylade est toujours au côté d'Oreste, quand il est poursuivi par les érinées, et lors de son procès devant l'Aréopage. Aussi bien dans *L'Orestie*, d'Eschyle, que dans *Iphigénie en Tauride*, d'Euripide, les deux amis ne se quittent jamais.

Homère, pas plus qu'Eschyle, ne s'étonne de voir que Thésée, roi d'Athènes, et Pirithoos, roi des Lapithes, sont inséparables. Ces auteurs évoquent l'amitié très vive qui unit les deux souverains, sans pour autant parler d'amour ni se sentir obligés à d'autres commentaires.

L'Histoire grecque

Hérodote (484-425 avant Jésus-Christ) laisse des ouvrages relatant l'histoire des guerres entre les Perses et les Grecs, depuis le règne de Cyrus jusqu'à la bataille de Mycale. Ce témoignage rare sur les anciennes monarchies d'Asie et d'Égypte est le plus digne de foi parmi ceux que nous ont légués les historiens anciens.

Hérodote mentionne l'homosexualité quand il en croise des exemples dans son par-

cours d'historien, sans s'en indigner, comme d'une pratique courante à laquelle il n'attache pas d'importance particulière.

On trouve chez Xénophon (427-355 avant Jésus-Christ), philosophe, historien, général pendant la guerre du Péloponnèse, mais plus connu pour ses écrits historiques que pour ses talents militaires, un dialogue entre le poète Simonide d'Amorgos et Hiéron le fameux tyran de Syracuse :

« Peut-être, demanda le poète Simonide à Hiéron, ne tiens-tu à la tyrannie que pour mieux goûter les plaisirs de l'amour; car, à cet égard, vous pouvez, vous autres tyrans, choisir parmi ce qu'il y a de plus beau.

— Sache, Simonide, répondit Hiéron, que, même en cela, nous sommes beaucoup plus mal partagés que les particuliers... surtout en ce qui concerne les voluptés à prendre avec les garçons. Nul n'ignore que les rapports qui donnent le plus vif plaisir sont ceux qu'accompagne l'amour; mais l'amour ne se développe guère dans le cœur des tyrans (...). Prendre de force quelque chose à un ennemi, c'est, je crois, le plus grand des plaisirs; mais, pour ce qui est des faveurs de l'aimé, les plus enivrantes sont celles qu'il accorde volontairement. Quelle douceur dans les regards échangés, dans les réponses de celui qui vous paie de retour! Et quel charme dans ses fâcheries et dans les querelles qu'on peut avoir avec lui! Mais jouir par la force de ce qu'on aime, cela me paraît de la piraterie plutôt que de l'amour, être haï de ce qu'on aime et lui donner des caresses dont il a horreur, comment cela ne serait-il pas une souffrance insupportable? » (Extrait de *Hiéron*.)

Plutarque (46-120) ouvre une école de philosophie à Rome. Trajan le nomme consul et gouverneur d'Illyrie. Il s'est immortalisé par un ouvrage de biographies *Les Vies parallèles*, dans lequel il évoque l'homosexualité en décrivant ce qu'on appelait « le Bataillon sacré »⁹. Par ailleurs, dans ses *Œuvres morales*, (Dialogues sur l'amour), il traite du rôle de l'amour dans la guerre :

A Thèbes, quand l'éromène atteignait l'âge de l'enrôlement, son éraste lui faisait cadeau d'un équipement complet (panoplie), et Pamménès, un homme qui avait l'expérience des choses de l'amour, y fit ranger les soldats, dans le corps de troupe, d'une façon nouvelle. Il plaça l'aimé au côté de l'amant parce que l'amour est le seul stratège invincible. Il arrive qu'on abandonne les hommes de sa tribu ou de sa famille, alors qu'entre l'aimé et l'amant, si le dieu Eros les anime, aucun ennemi n'a jamais pu se glisser pour les séparer l'un de l'autre. Même quand il n'en est pas besoin, ils montrent leur amour du danger et leur mépris de la vie : ainsi le Thessalien Théron appuya contre un mur sa main gauche, tira son épée et se trancha le pouce, défiant son rival en amour d'en faire autant. Un autre, dans une bataille, étant tombé le visage contre terre, supplia son ennemi qui allait le frapper d'attendre un instant pour que son éromène ne le vît pas recevoir une blessure dans le dos.

Les Chalcidiens prièrent leur allié Cléomaque, homme d'un magnifique courage, d'attaquer le premier les bataillons adverses. Comme le jeune homme qu'il aimait était là, Cléomaque lui demanda s'il comptait regarder la bataille; le garçon lui répondit affirmativement, puis l'embrassa avec tendresse et lui mit son casque. Alors, tout bouillant d'ardeur, Cléomaque emmène avec lui les plus braves des Thessaliens, fait une charge splendide et tombe sur les ennemis dont il culbute et disperse la cavalerie,

mais il se trouve mort au combat. Les Chalcidiens, sur la grande place de leur ville, montrent son tombeau, qui est surmonté aujourd'hui encore d'une haute colonne, et l'amour des garçons, que précédemment ils réprouvaient, fut dès lors chez eux plus en honneur et en faveur que partout ailleurs. Et l'on chantait plus tard chez les Chalcidiens le couplet suivant : « Ô garçons qui avez obtenu du sort la beauté gracieuse et des pères vaillants, ne refusez pas aux braves de jouir de votre jeunesse. Car, en même temps que la vaillance, le bienfaisant Eros fleurit dans les villes des Chalcidiens. »

Athénée (III^e siècle de l'ère chrétienne) était un rhéteur et un grammairien plus qu'un historien. Son livre des *Deipnosophistes*, recueil de faits et de citations, est un précieux témoignage sur la vie quotidienne.

Un jour, Sophocle emmena hors des murs un beau garçon pour jouir de lui. Quand la chose fut faite, le garçon saisit la chlamyde du poète et s'enfuit. Naturellement, cette mésaventure fut bientôt connue, et, lorsque Euripide l'apprit, il s'en moqua.

« Moi aussi, dit-il, j'ai quelquefois usé du même garçon, mais je n'ai pas eu à payer de supplément... ¹⁰ »

La poésie grecque

Anacréon (VI^e siècle avant Jésus-Christ) fut le confident de Polycrate, tyran de Samos. Ce dernier, étant tombé amoureux d'un prisonnier thrace nommé Smerdis, Anacréon composa pour le beau garçon des vers qui l'impressionnèrent tant qu'il succomba au charme du poète. Le tyran en fut jaloux, mais pardonna, sensible à la délicatesse de cette évocation.

Et sur tes cuisses charmantes
Sur ces cuisses incendiaires
Place un membre délicat
Qui aspire déjà à l'amour.

Ô garçon au regard de vierge
Je suis fou de toi, et tu ne me vois pas.
Ah! ne sais-tu donc pas que dans ta main
C'est mon cœur tout entier qui frémit? ¹¹.

Pindare (520 avant Jésus-Christ) est le plus grand des lyriques grecs. La richesse de son style, la hardiesse de son inspiration en ont fait le modèle des poètes français de la Pléiade.

Quand le temps était beau et lorsque j'étais jeune,
Je me fais le reproche de n'avoir point aimé.
Mais qui pourrait ne pas se laisser enflammer
Par le regard de feu des yeux de Théoxène...
Quand je vois un garçon jeune et frais, plein de charme
Sa grâce me fait fondre comme cire au soleil ¹².

Callimaque (320-240 avant Jésus-Christ) — qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le sculpteur, inventeur du chapiteau corinthien — poète, grammairien et érudit, est l'auteur de six *Hymnes* et d'une soixantaine d'*Épigrammes*. Bibliothécaire du Musée d'Alexandrie, il fit figure de chef d'école d'une nouvelle littérature.

Les extraits qui suivent sont tirés de l'*Anthologie de Céphalás* (x^e siècle), découverte par l'humaniste Claude Saumaise (1588-1659), qui lui donna le nom de Palatine.

Archinos, tu me reproches,
Après une nuit de bamboche,
Et dans la fumée de l'ivresse,
De te prodiguer des caresses,
Et sans prononcer un seul mot,
De te faire l'amour aussitôt.
C'est un crime, je le confesse,
Mais que ne cachais-tu tes fesses? (XII, 118)

Les dégoûts d'un raffiné

Je hais le puits public, le chemin fréquenté,
Le bel ami facile au plaisir trop porté,
Et les vers trop connus des sottises ritournelles.
Je hais les tristes dons, à chacun dispensés.
Quand je t'ai dans mes bras, je vois dans tes prunelles
Le douteux défilé de tes amants passés. (XII, 43¹³).

Théocrite (III^e siècle avant Jésus-Christ) trouve des images neuves afin d'exprimer sa passion pour les garçons :

Ton absence a duré trois nuits et trois aurores,
Ami tant désiré, te voilà de retour,
Mais celui qui t'attend vieillit en un seul jour (...)

Et comme un voyageur s'élançe avec un cri
De joie, apercevant un jeune chêne vert,
Après sa longue marche en de brûlants chemins,
Je m'élançe vers toi (...)

De ton souffle embaumé,
Eros, souffle sur nous! Et qu'on dise à jamais :
Gloire à ces deux amis qui d'un seul cœur s'aimaient¹⁴ !

Addée (II^e siècle avant Jésus-Christ) est bissexuel. Ce noble campagnard macédonien chante aussi bien l'amour des garçons que celui des filles :

Quand tu vois un joli garçon,
Surtout ne fait pas de façon,
Attaque-le sans plus attendre
Dans son bel endroit le plus tendre,
Ne lui marque pas de respect,
Mets-donc ta main sur son hochet ¹⁵.

Méléagre (I^{er} siècle avant Jésus-Christ) est également bissexuel. On est sensible à sa sincérité et à son émotion lorsqu'il décrit ses amours masculines :

Il n'est pour moi qu'un être au monde :
Le beau Myscos, point de mystère,
Et tout le reste m'indiffère¹⁶.

Automédon (fin du I^{er} siècle avant Jésus-Christ - début de l'ère chrétienne) est contemporain d'Auguste et de Tibère. Ses poèmes sont souvent pornographiques, mais ils ne manquent pas d'humour :

Quand tu sembles prêt à l'action
L'arc tendu parfois se débande
Que faire alors Automédon,
Quand tu ne peux plus faire don
Que d'un phallus qui dégingande,
Inapte à la consommation ¹⁷.

Marcus Argentarius (I^{er} siècle après Jésus-Christ) enseigne aux homosexuels l'art et la manière de s'illusionner sur le sexe de leurs conquêtes :

S'éprendre d'une femme, c'est ce qui peut arriver de plus beau à tous les mortels qui se font de l'amour une idée convenable ; mais si tu brûles aussi d'aimer un mâle, je puis t'apprendre un remède qui mettra fin à ta perversité amoureuse. Retourne Ménophile aux belles hanches et figure-toi que tu tiens en personne dans tes bras le beau Ménophilos ¹⁸.

Lucien de Samosate (125-192 après Jésus-Christ) n'hésite pas à montrer les dieux sous un aspect ridicule ou naïf. Ses dialogues ont une vivacité dramatique, à la mesure des enjeux qu'ils dévoilent...

GANYMÈDE : Où dormirai-je la nuit ?

ZEUS : Nous dormirons ensemble, c'est pour cela que je t'ai enlevé.

GANYMÈDE : Ne peux-tu donc dormir seul ? Trouves-tu plus agréable de dormir avec moi ?

ZEUS : Oui, surtout avec un beau garçon comme toi, Ganymède.

GANYMÈDE : Mais à quoi donc ma beauté te servira-t-elle pour dormir ?

ZEUS : C'est un charme délicieux, et qui rend le sommeil plus doux.

GANYMÈDE : Cependant mon père n'était pas content de coucher avec moi. Il disait, le matin, que je l'avais empêché de dormir en me tournant dans le lit, en donnant des coups de pied et en rêvant tout haut. Si donc tu veux dormir tranquille, redescends-moi sur la terre, sinon je t'incommoderai en remuant toute la nuit.

ZEUS : C'est ce que tu peux faire de plus agréable de m'obliger à rester éveillé à tes côtés, car je ne cesserai de t'embrasser et de te caresser.

GANYMÈDE : C'est à toi de savoir ce que tu veux. Moi, je dormirai pendant que tu m'embrasseras.

ZEUS : Nous verrons alors ce qu'il faudra faire ¹⁹.

Straton de Sardes (II^e siècle après Jésus-Christ) fut probablement le contemporain de l'empereur Hadrien. On trouve dans ses épigrammes une variété de situations cocasses, une multitude d'observations réalistes, un grand nombre de traits d'esprit et de raccourcis comiques. Fait assez exceptionnel dans la littérature de l'époque, son inspiration ne fait pratiquement jamais appel à la mythologie, ce qui ne l'empêche pas de se montrer très convaincant dans son véritable plaidoyer en faveur des éphèbes :

Je ne dédaigne pas un enfant de douze ans,
Mais l'enfant de treize ans a pour moi plein d'attraits.
La fleur des quatorze ans est encore plus exquise.
Qui va vers ses quinze ans ne manque pas de charme.
Seize est l'année des dieux. Dix-sept : chasse gardée.
Mais si l'on est épris d'un homme de son âge,
Ce n'est plus jeu d'enfant, c'est la simple réplique ²⁰.

Chez la fille, il n'est point d'anneau qui vous enserre.
On ne respire point la douce odeur de peau.
On n'entend pas ces mots lascifs et délicieux.
On ne peut se plonger dans un regard candide.
Pas d'endroit où poser la main qui vagabonde.
Si la fille, au courant, consent à se tourner,
Prise par le derrière, jamais elle ne jouit ²¹.

Le théâtre grec

Hormis quelques citations évoquant les personnages de la mythologie, l'homosexualité est pratiquement absente des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Sophocle, dont tous les contemporains attestent l'homosexualité, n'évoque pratiquement jamais ce sujet. Pas d'homosexualité non plus dans l'œuvre d'Euripide, seulement une misogynie déchaînée.

C'est la comédie qui présente le véritable reflet des mœurs. La vie quotidienne y est

évoquée sous la forme d'une vigoureuse satire sociale. Seules les comédies d'Aristophane (450-380 avant Jésus-Christ) sont parvenues jusqu'à nous. L'auteur comique se contente la plupart du temps d'égratigner les homosexuels. Comme en témoigne cette réplique des *Oiseaux* (414), lorsqu'un homosexuel rêve d'une ville idéale où le père d'un beau garçon lui reprocherait de ne pas avoir courtoisé son fils :

Comment cher ami, tu as rencontré mon fils qui revenait du gymnase, après son bain, tu ne l'as pas attiré vers toi pour l'embrasser, tu ne l'as pas emmené, tu ne lui as pas peloté les couilles, toi, mon ami de toujours!

On trouve la satire la plus virulente dans *Les Nuées* (423), lorsque Aristophane raille les méthodes pédagogiques de Socrate :

LE MAUVAIS RAISONNEMENT : Alors, dis-moi? Où trouves-tu les tragédiens?

LE BON RAISONNEMENT : Chez les enculés.

LE MAUVAIS RAISONNEMENT : C'est vrai. Et les orateurs?

LE BON RAISONNEMENT : Chez les enculés.

LE MAUVAIS RAISONNEMENT : Tu reconnais donc que tu disais des bêtises. Et, parmi les spectateurs, qui sont-ils en majorité? Regarde.

LE BON RAISONNEMENT : Oui, je regarde.

LE MAUVAIS RAISONNEMENT : Et que vois-tu?

LE BON RAISONNEMENT : Nom de Dieu! une large majorité d'enculés! Tiens, en voilà un que je connais, et un autre là-bas, et celui-là avec des longs cheveux.

LE MAUVAIS RAISONNEMENT : Alors que dis-tu?

LE BON RAISONNEMENT (*au public*) : Nous sommes vaincus. (*Se tournant vers Socrate :*) Je passe dans votre camp.

La philosophie

Le Bien est l'aspiration fondamentale de l'homme, mais celui-ci ne sait quel chemin prendre pour y parvenir. Les uns, qui aspirent à l'immortalité, sont sensibles à la gloire politique ou militaire, aux succès olympiques ou académiques. D'autres, attirés par la beauté physique et le plaisir des sens, cherchent le bonheur dans l'amour. Ainsi peut-on schématiser la théorie platonicienne. Au cours du *Banquet*, il est écrit que chaque invité doit prononcer un discours en faveur de l'amour. Mais Platon (427-347) donne aussi la parole à Aristophane, qui entreprend une explication mythologique, une justification historique de l'homosexualité. Pour punir les androgynes, coupables d'avoir voulu se mesurer aux dieux, Zeus les coupe en deux pour affaiblir, sans les détruire, ces créatures rebelles. Cela accompli, chaque moitié passera sa vie à rechercher son complément. Chaque moitié d'homme va courir après son autre moitié d'homme. Chaque moitié de femme se précipite sur sa moitié de femme. L'homosexualité masculine et féminine est ainsi justifiée...

Tous ceux qui proviennent de la division d'un pur mâle, ceux-là chassent le mâle; tant qu'ils sont enfants, en vraies petites tranches de mâle, ils recherchent les adultes, aiment à coucher avec eux et se faire embrasser, et ce sont les meilleurs entre les garçons et les jeunes gens, parce que les plus proches du courage viril; on a tort de les dire impudiques, ce n'est pas l'impudeur qui les meut, mais la hardiesse, le courage, la crânerie virile dans la recherche de ce qui leur ressemble, et en voici une bonne preuve: au terme de leur développement, ils sont les seuls à s'occuper de politique; à l'âge viril, ils aiment les garçons, et s'ils songent à se marier, à faire des enfants, ce n'est pas spontanément, mais sous la contrainte de l'usage. De toute nécessité, un homme de cette espèce doit aimer les garçons et rechercher l'amour en s'attachant à ce qui a la même origine que lui ²².

Aristophane va encore plus loin dans son apologie de l'homosexualité. Pour lui (c'est-à-dire pour Platon, qui parle par sa bouche), l'amour entre deux personnes du même sexe est plus noble que l'amour entre deux personnes du sexe opposé. Seuls les gens vulgaires et grossiers peuvent aimer les femmes. Le sage aime les jeunes gens pour les jouissances plus intellectuelles que physiques qu'il trouve à leur fréquentation.

L'histoire romaine

Cette sublimation de l'amour homosexuel sera complètement déformée par les Romains.

La relation pédagogique et intellectuelle entre l'amant et l'aimé qui existait en Grèce sera remplacée, dans le monde latin, par un échange uniquement physique, ou, pis, par un rapport de force maître-esclave.

Les sources de Suétone sont irréfutables: secrétaire de l'empereur Hadrien, il eut le privilège d'avoir librement accès, dans la Bibliothèque impériale, à la correspondance privée des empereurs et aux actes officiels. Il a été salué par les historiens comme un grand érudit, un chercheur minutieux qui détestait la tyrannie impériale, et c'est donc avec une certaine complaisance qu'il choisit de raconter, dans *La Vie privée des douze Césars*, les histoires scandaleuses des grands hommes, plutôt que leurs actions glorieuses. Selon Suétone, Tibère (14-37),

« poussa l'infamie encore plus loin avec des turpitudes qu'on a peine à croire. Il avait dressé des enfants de l'âge le plus tendre et qu'il appelait ses petits poissons à se tenir et à jouer entre ses cuisses lorsqu'il nageait dans son bain, à l'exciter peu à peu avec leur langue et leurs dents, et il donnait à téter ses parties sexuelles, et ses tétons, à des enfants déjà forts, mais encore habitués à la mamelle. C'était là le genre de plaisir auquel son goût et son âge le portaient le plus...

Pendant un sacrifice, il s'était épris de la figure du garçon qui portait l'encens, et il ne put se contenir. Le service divin étant à peine achevé, il emmena le jeune homme à l'écart et en abusa: il en fit autant de son frère qui jouait de la flûte. Peu de temps après, il leur fit briser les jambes parce qu'ils se reprochaient mutuellement leur infamie.

Suétone évoque encore d'autres turpitudes, celles de Néron (37-68):

il alla jusqu'à s'efforcer de métamorphoser en femme Sporus, un jeune homme, en lui faisant couper les testicules : il se le fit amener avec sa dot et son voile rouge sur la tête, avec toute la solennité d'un mariage, et le traita comme une épouse. Il en est resté un mot assez drôle : « Il eût mieux valu pour le genre humain que Domitien, son père, eût épousé une femme de ce genre. » Il faisait revêtir à Sporus le costume des impératrices et l'emmenait dans sa litière. Il le promenait ainsi dans les assemblées et les marchés de la Grèce, puis bientôt à Rome au moment des fêtes, et il l'embrassait tout le temps ²³.

La poésie latine

A Virgile (70-19 avant Jésus-Christ), le plus célèbre des poètes latins, on doit *L'Eneïde*, qui raconte la guerre de Troie et les hauts faits d'Énée, *Les Géorgiques*, qui traitent de l'économie rurale et *Les Bucoliques*, un recueil d'épigrammes, traduites par un autre grand poète, Paul Valéry, qui n'a peut-être pas innocemment choisi de travailler sur ce thème...

Pour le bel Alexis, délices de son maître,
Le pâtre Corydon se consumait en vain ;
Il avait beau hanter les épais bois de hêtres,
Les monts et les forêts résonnaient sans écho
De ses plaintes sans arts qu'il adressait au vide.
« Ô cruel Alexis, tu dédaignes mes chants,
Point de pitié pour moi. Tu veux donc que je meures ?

(...)

Ne m'a-t-il pas suffi de souffrir les fureurs
D'Amaryllis le sombre, et ses dédains superbes ?
Ou de chérir Ménalque, aussi noir que toi clair ?
A l'éclat de ton teint, bel enfant, ne te fie :
Telle fleur blanche tombe, et la sombre est cueillie.
Tu me méprises, tu m'ignores, Alexis ! »

(...)

Toi tu veux Alexis : chacun sa passion...
Corydon, Corydon, es-tu pris de démente?...
A défaut d'Alexis, un autre t'aimera ²⁴.

Horace (65-8 avant Jésus-Christ), fils d'un affranchi, participe à la bataille de Philippi. Mécène, confident d'Auguste, s'attache le poète, qui refuse la place de secrétaire de l'empereur. Ses principaux ouvrages sont les *Odes*, les *Satires* et l'*Art poétique*.

Le poète philosophe dit sans ambages la vérité sur sa vie privée : il était pédophile.

(...) L'amour m'a fait une profonde blessure, l'amour m'embrasse sans répit, plus que tous les autres hommes, pour les tout jeunes garçons ou pour les jeunes filles.

(...) Aujourd'hui, j'aime Lyciseus, qui peut se vanter de l'emporter en gentillesse sur n'importe quelle petite femme. Ni les libres avis de mes amis ni leurs reproches sanglants ne sauraient me guérir de cet amour ; ce qu'il y faudrait, c'est une autre passion, ou pour une jeune fille, ou pour un jeune garçon bien fait, habile à nouer en arrière ses longs cheveux ²⁵.

Tibulle (50-18 avant Jésus-Christ), rejoint Horace son contemporain, par cet égal amour qu'il voue aux garçons et aux filles :

Garde-toi de te mêler à une troupe de tendres adolescents : il y a toujours entre eux quelque attrait qui les fait justement aimer ; l'un plaît en serrant les rênes au coursier rebelle, l'autre en fendant une onde calme de sa poitrine d'albâtre. Celui-ci charme par sa bouillante audace, celui-là par la rougeur virginale répandue sur ses tendres joues. Mais ne te laisse point rebuter par un premier refus de celui que tu aimes, il apprendra peu à peu à subir le joug...

Quelles que soient les fantaisies de l'objet que tu aimes, aie soin de t'y prêter. La complaisance, plus d'une fois, donne victoire à l'amour. Ne refuse point de l'accompagner malgré la longueur de la route, malgré les feux de la canicule... Alors tu le trouveras moins rebelle ; alors tu pourras essayer de lui ravir un doux baiser ; il le disputera, mais il le laissera prendre. Ces baisers ravis d'abord, il les accordera bientôt à tes prières, et tu ne tarderas pas à le voir s'enlacer lui-même à ton cou ²⁶.

Lucilius (180-103 avant Jésus-Christ) est l'inventeur de la satire poétique. Son œuvre compte trente volumes qui inspirèrent Horace, Perse et Juvénal. Il a écrit des épigrammes qui sont souvent de virulentes attaques ad hominem...

Voulant faire taire les soupçons
Un beau matin Apollophane
Fit vœu d'oublier les garçons,
Et de prendre une jolie femme.
Le jeune marié déclara :
J'aurai un fils. Sur l'agora,
Dès le lendemain que vit-on ?
L'homme au bras d'un joli garçon ²⁷.

Issu d'une famille riche et noble, Catulle (86-52), comme nombre de ses contemporains, était bissexuel. Sa liaison avec Claudia, la femme d'un proconsul, lui inspira des poèmes d'amour aussi enflammés que ceux qu'il écrivit plus tard pour son amant, le « jeune, lascif et paresseux Juventius » :

Ô Juventius aux lèvres de miel, je t'ai dérobé pendant tes jeux un petit baiser plus doux que l'ambroisie. Mais mon vol n'est pas resté impuni. Je me souviens d'avoir souffert comme un crucifié, pendant une heure, quand je t'ai demandé pardon, car mes pleurs t'ont laissé insensible. A peine t'avais-je embrassé que tu as essuyé tes lèvres pour enlever la souillure de ma bouche, comme si c'était la bave d'une louve (...) ²⁸.

Tes yeux, Juventius, ont une telle douceur que, si on me laissait les baisers à loisir, c'est jusqu'à trois cent mille fois que je les baiserais, sans que jamais je paraisse devoir en être rassasié... ²⁹.

Les satires de Juvénal (55-140) furent publiées à la fin de sa vie. Elles se réfèrent aux règnes de Trajan et d'Hadrien.

On ne trouve dans son œuvre ni l'indulgence de Catulle ni la complaisance de Martial pour l'homosexualité. La vigueur de ses invectives, la sincérité de son indignation à l'égard des mœurs de ses contemporains tranchent sur la complicité et la tolérance habituelles aux auteurs anciens :

Il est moins malheureux, l'esclave qui fouit le sol, que l'homme qui fouit son maître (IX, 45).

Des parents qui ont un fils bien fait sont toujours malheureux et inquiets : il est si rare que la beauté et la pudeur aillent ensemble (X, 300).

La perversité prodigue du corrupteur ose tenter les parents eux-mêmes, tant il est sûr de l'effet de ses présents. Jamais éphèbe difforme ne fut castré cruellement dans le palais d'un tyran, jamais Néron ne ravit un adolescent cagneux, scrofuleux, bossu par-devant et par-derrrière. Allez donc maintenant vous réjouir de la beauté de votre fils, que guettent des périls plus grands encore (X, 305) ³⁰.

Bohème et indigent, Martial (40-104) vécut des subsides que lui fournirent quelques grands personnages de l'État, en échange de poèmes flatteurs, pour lesquels, exceptionnellement, il châtia son langage.

Ses épigrammes sont des tranches de vie réalistes proches des « échos indiscrets » de nos journalistes modernes. Il ne cache pas son homosexualité, mais ne craint pas d'en fustiger les excès chez ses contemporains :

Tu n'as plus qu'un seul denier d'argent, Hyllus, et cette pièce est plus usée que ton derrière. Tu ne la donneras pas au boulanger ni à l'épicier, mais à un mâle pourvu d'un membre énorme. Ton malheureux ventre a toujours faim, pendant que ton cul se régale (II, 51).

Tu laisses volontairement ta porte ouverte, Amillus, quand tu embroches tes mignons, désirant qu'on te voie dans cette position, pour prouver que tu ne joues pas l'autre rôle. Cela ne prouve rien, car qui t'empêche de te prostituer à ton tour, quand tu as fermé la porte ? (VII, 62).

Tu as vendu, Labienus, trois petits champs, tu as acheté, Labienus, trois mignons, tu encules, Labienus, trois petits champs (XII, 16) ³¹.

Le roman

Le *Satiricon* de Pétrone (mort en 66 avant Jésus-Christ) est un immense roman, dont seuls quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. Pétrone y décrit les mœurs de son temps avec le souci du détail réaliste, de la précision sociologique des caractères.

Pétrone signait « Petronius arbiter elegantiarum ». Il était l'arbitre des élégances et l'intendant des plaisirs de Néron. Accusé à tort de trahison et se sachant condamné à mort par l'empereur, il s'ouvrit les veines.

Eumolpe

Encolpe se dispute avec son ami Asclpte les faveurs du jeune et beau Giton, qui choisit de vivre avec lui. Le couple est invité au festin de Trimalchion, ancien esclave devenu riche. Le vieux poète Eumolpe, qui tombe amoureux de Giton, raconte l'une de ses recettes pour séduire les jeunes garçons :

Dès qu'une troisième nuit m'en donna la possibilité, je me soulevai et dis à l'oreille du jeune homme qui faisait semblant de dormir : « Dieux immortels, si je peux prendre à cet enfant endormi une jouissance totale et pleinement désirable, en échange de ce bonheur je donnerai à l'enfant un très bon trotteur de Macédoine, étant bien entendu qu'il ne s'apercevra de rien. » Jamais l'éphèbe ne dormit d'un sommeil si profond. Aussi je commençai par me remplir les mains de ses seins blancs comme le lait, puis je collai ma bouche à sa bouche et ensuite je trouvai dans notre union l'accomplissement de tous mes vœux. Le lendemain, il resta dans sa chambre, à attendre que je fasse comme à l'ordinaire. Mais tu sais combien il est plus facile d'acheter des colombes et des coqs qu'un trotteur et, de plus, je craignais qu'un présent si considérable ne rendît ses amabilités suspectes. Aussi, après m'être promené pendant plusieurs heures, je revins chez nous et ne fis rien que donner un baiser à l'enfant. Mais lui, tout en me mettant les bras autour du cou et en me regardant de tous les côtés : « S'il te plaît, monsieur, où est le trotteur ?³² »

1. *L'Épopée de Gilgamesh*. Traduction Abed Azrié. Berg International, 1979 (page 39).
2. *Op. cit.* (page 89).
3. *Op. cit.* (pages 125 et 126).
4. *Op. cit.* (page 141).
5. *Aux racines de l'énigme homosexuelle*, Lévy-Valensi. Éditions universitaires, 1973.
6. Traduction de la Bible de Jérusalem. Club Français du Livre, 1956.
7. Pour désigner les dieux et les héros, nous utiliserons toujours l'appellation grecque.
8. Ce thème de l'enlèvement s'est transformé en un rituel de rapt en Crète (IV^e siècle avant Jésus-Christ) : un adolescent ne devient adulte qu'après avoir été enlevé et traité comme une femme (Strabon, *Géographie*, X, 4).
9. Thème évoqué par Sade (voir page 185) et par Flaubert dans *Salammbô* (voir page 000). 230
10. *Banquet des savants*, XIII.
11. Pour les extraits des poètes grecs dont je ne cite pas le traducteur, je me suis référé au remarquable ouvrage de Félix Buffière, *Eros adolescent* (Éditions des belles-lettres, 1979), sans avoir toujours adopté ses traductions.
12. Cité par Athénée dans *Le Repas des sophistes*, XIII, 601.
13. Traduction de Marguerite Yourcenar dans *La Couronne et la lyre*. Éditions Gallimard, 1979 (page 305).
14. Traduction de Marguerite Yourcenar, *op. cit.* (page 324).
15. *Anthologie palatine*, X, 20.
16. *Anthologie palatine*, XII, 106.
17. *Anthologie palatine*, XII, 29.
18. *Anthologie palatine*, V, 116.
19. *Huitième Dialogue des dieux*. Le thème évoqué ici sera repris par Marlowe (voir page 102).
20. *Anthologie palatine*, XII, 4.
21. *Anthologie palatine*, XII, 7.
22. *Le Banquet*. Traduction Pierre Boutang. Hermann éditeur, 1972 (page 54).
23. *La vie privée des douze Césars*, chapitre 28.
24. *Les Bucoliques*. Traduction de Paul Valéry. Gallimard « Pléiade », dans *Poésies* (pages 231 à 233).
25. *Odes*. Cité par P. Hahn dans *Français encore un effort*. Martineau éditeur (page 55).
26. *Élégie*. Cité par P. Hahn.

27. *Anthologie palatine*, XII, 217.
28. *Poésies*. Traduction d'Alcide Bonneau. Manuel d'érotologie classique, Paris, 1882.
29. *Poésies*. Traduction d'Alfred Ernout. Éditions des belles-lettres, 1964.
30. *Satires*. Traduction de Pierre de Labriolle et François Villeneuve. Éditions des belles-lettres, 1950.
31. *Épigrammes*. Traduction d'après Alcide Bonneau, *op. cit.*
32. *Satiricon*. Traduction de Pierre Grimal. Livre de Poche, 1966.

MOYEN ÂGE

MOYEN ÂGE

On a souvent écrit que le Moyen Âge était un âge d'or, qu'on se baignait nu dans la Seine et que les établissements de bains étaient très nombreux. Le sexe commun n'en retient néanmoins que le souvenir d'hommes vigoureux et de demoiselles dociles, sans vouloir tirer d'autres conclusions de cette licence. On retrouve, en effet, dans les premiers siècles de notre civilisation, une imitation des cérémonies cadastriques de l'Amérique, des saturnales comme la Fête des fous, le 11 janvier, jour de la circoncision, où tout était permis. Les pères se déguisaient en femmes, parodiaient la messe, des orges hétéro ou homosexuelles se déroulaient sans contrainte, parfois à l'initiative même des évêques. Condamnée par le concile de Tolède en 615, la Fête des fous se poursuivait cependant jusqu'au XVII^e siècle.

L'Église, qui n'a jamais cessé de lutter contre la liberté des mœurs, va considérablement accroître, à partir du XII^e siècle, la répression de toute activité sexuelle qui n'ait pas pour but la procréation. Elle va encore plus loin dans sa phobie du sexe : elle condamne le plaisir, même dans la procréation, donc, à plus forte raison, lorsque, par la force des choses, il est parvenu. Les traités pénitentiels, déjà sévères au VIII^e siècle, donnent, à partir du XII^e siècle, une place encore plus importante aux pénitences pour le crime de sodomie, qu'il s'agisse des rapports entre deux hommes ou entre un homme et une femme.

L'Église, en prêchant la misogynie, a involontairement favorisé l'homosexualité. Les hommes pieux aiment à se reclover entre eux pour prier Dieu ou, parfois, simplement pour écarter les femmes. Le monachisme se développe très rapidement à partir du Moyen Âge, et surtout à partir du XI^e siècle. Depuis les bénédictins (VI^e s.) jusqu'aux cisterciens, réformés sous le nom de rattachés au XVII^e, la multiplication des couvents de tous ordres : augustins, dominicains, capucins, carmes, chartrains, montre le soin des hommes à créer des lieux où la femme est absente. On trouve par conséquent un monastère dans les faubourgs de chaque ville. La lettre d'invective d'Enzo Silvio Piccolomini, futur pape Pie II (1458-1464), par exemple, est significative de l'image qu'on se fait de la femme :

MOYIN AGE

On a souvent écrit que le Moyen Âge était libre et paillard, qu'on se baignait nu dans la Seine et que les établissements de bains étaient autant de lupanars. Le sens commun n'en retient néanmoins que le souvenir d'hommes vigoureux et de donzelles dociles, sans vouloir tirer d'autres conclusions de cette licence. On retrouve, en effet, dans les premiers siècles de notre civilisation, une imitation des cérémonies cathartiques de l'Antiquité, des saturnales comme la Fête des fous, le 11 janvier, jour de la circoncision, où tout était permis. Les prêtres se déguisaient en femmes, parodiaient la messe, des orgies hétéro ou homosexuelles se déroulaient sans contrainte, parfois à l'intérieur même des églises. Condamnée par le concile de Tolède en 635, la Fête des fous se poursuivra cependant jusqu'au XVII^e siècle.

L'Église, qui n'a jamais cessé de lutter contre la liberté des mœurs, va considérablement accroître, à partir du XII^e siècle, la répression de toute activité sexuelle qui n'ait pas pour but la procréation. Elle va encore plus loin dans sa phobie du sexe : elle condamne le plaisir, même dans la procréation, donc, à plus forte raison, lorsque, par la force des choses, il est gratuit. Les traités pénitentiels, déjà sévères au VIII^e siècle, donnent, à partir du XII^e siècle, une place encore plus importante aux pénitences pour le crime de sodomie, qu'il s'agisse des rapports entre deux hommes ou entre un homme et une femme.

L'Église, en prônant la misogynie, a involontairement favorisé l'homosexualité. Les hommes pieux aiment à se retrouver entre eux pour prier Dieu ou, parfois, simplement pour écarter les femmes. Le monachisme se développe très rapidement à partir du Moyen Âge, et surtout à partir du X^e siècle. Depuis les bénédictins (VI^e s.) jusqu'aux cisterciens, réformés sous le nom de trappistes au XVII^e, la multiplication des couvents de tous ordres : augustins, dominicains, capucins, carmes, chartreux, montre le soin des hommes à créer des lieux d'où la femme est absente. On trouve pratiquement un monastère dans les faubourgs de chaque ville. La litanie d'injures d'Eneas Silvio Piccolomini, futur pape Pie II (1458-1464), par exemple, est significative de l'image qu'on se fait de la femme :

Être servile, dépit, plein de venin :
Cruel et fier, rempli de trahison,
Sans foi, sans loi, sans moyen, sans raison. (...)
Inconstante, mobile, vagabonde. (...)
Querelleuse, baveuse, ravissante,
Impatiente, envieuse, menteuse,
Légère à croire, ivrogneuse, onéreuse,
Téméraire, mordante, mensongère,
Maquerelle, dévorante, sorcière ¹ (...).

La femme est assimilée à la grande prostituée de *l'Apocalypse*, chargée de tous les péchés, et, pour finir, elle est comparée au diable. L'Église insiste sur la flétrissure, la souillure de la femme et va jusqu'à prétendre que la menstruation est la punition infligée par Dieu à Ève, pour avoir poussé Adam à écouter le Malin. La femme est impure, elle n'a pas le droit d'entrer dans les églises pendant ses menstrues. La religion catholique crée le mythe de la Vierge, Immaculée Conception : « Marie conçut sans péché ». Le Christ sauveur ne pouvait naître d'un accouplement sexuel, il fallait l'opération magique du Saint-Esprit.

On retrouve jusqu'au début du XX^e siècle cette apologie de la virginité dans la cérémonie religieuse du couronnement de la « rosière », la jeune fille vierge du village. En faisant de la virginité une vertu, tout en attribuant à la femme une impureté foncière, l'Église encourage bien malgré elle l'homosexualité, notamment dans les collèges, dans les monastères et dans l'armée.

En 1197, le pape Célestin III jette l'interdit sur le royaume de France. Le texte a été conservé : parmi les griefs de Rome figure l'accusation de sodomie, portée contre les évêques et les clercs.

On doit d'ailleurs relever, à ce propos, un paradoxe : ceux-là mêmes que le texte papal désigne sont précisément les ecclésiastiques, instrument du pouvoir, qui expurgent à l'envi les écrits. Si l'homosexualité est rare dans la littérature, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, c'est pour la raison simple que les gens d'Église, uniques copistes, ont le monopole de la culture et se sont empressés de censurer tous les passages contraires à la religion. Seuls échappent aux ciseaux des clercs censeurs les allusions voilées ou le langage argotique. Les comédiens des Enfants sans souci et des Clercs de la basoche, dans leurs mystères, soties et pantomimes, utilisent un langage ésotérique pour évoquer l'homosexualité ². Villon fera de même. En marge des monastères, seuls titulaires de la culture officielle « bien-pensante », subsiste une subculture homosexuelle clandestine. Ce sont les premiers Samizdat qui ne cessent de circuler sous les armures et sous les manteaux jusqu'au XIX^e siècle...

Les pays à forte natalité comme le Japon, l'Inde, l'Afrique et la Chine (jusqu'à l'installation du communisme) n'ont jamais, depuis les premiers balbutiements de leur culture, réprimé l'homosexualité, et les pouvoirs religieux y ont souvent encouragé les sectes ou communautés qui s'y adonnaient. Mais en Europe, où la mortalité infantile atteint des proportions catastrophiques jusqu'au XVIII^e siècle, les préceptes de l'Église servent les intérêts du royaume : la sexualité ne doit avoir d'autre but que de produire des enfants qui serviront de soldats et de

*Illustration de couverture
« L'esclave » de Michel-Ange
(Documentation photographique de la Réunion des Musées Nationaux)*

Adrien Aronson	<i>Le Grand Soir</i>	370
Roger Prévost	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	371
Jerzy Andrzejewski	<i>Les Portes de Paradis</i>	375
René Escoffier	<i>L'Enfant du chœur</i>	377
Jean Genet	<i>Le Candin</i>	380
	<i>Le Miracle de la rose</i>	
Henri Tasso	<i>La Poésie, la famille et les enfants</i>	383
Roger Guérin	<i>Le Poète</i>	387
René Guénon	<i>Le Sacre d'orge</i>	389
William Williams	<i>Le Voyage en</i>	392
William Burroughs	<i>Les Lamentations d'un</i>	394
Giorgio Bassani	<i>Le Bâtiment de mon cœur</i>	397
Jean-Louis Curtis	<i>Les Hommes au temple noir</i>	399
Helmut Hegel	<i>Le Poète</i>	401
Jean-Louis Bory	<i>Toutes choses ont leur saison</i>	403
Roger Stéphane	<i>Diadème</i>	405
Boris Vian	<i>Poèmes en français - Les Ragains</i>	407
Pier Paolo Pasolini	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	412
François Augères	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	414
Jeanne Baillou	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	416
Michel Tournier	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	418
Yves Michaux	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	420
Gautier Sidi	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	421
Allen Ginsberg	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	423
Christiane Richelot	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	425
Ricardo del Castillo	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	428
Gilbert Stravinsk	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	431
René Guénon	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	432
François Schlegel	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	435
Paul Jaccard	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	437
Jean Rappin	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	439
Paul Guéroux	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	441
Paul Nizan	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	444
Jean Le Rocher	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	446
Jeanne Baillou	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	449
Christiane Richelot	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	451
Paul Jaccard	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	453
René Guénon	<i>Le Voyage d'Alexandre</i>	455